

d'Henri Lobineau

# DOSSIERS SECRETS

*Ce document comporte dans sa version originale 17 tableaux généalogiques. Nous n'avons reproduit que ceux qui ne faisaient pas double emploi avec l'opuscule : « Généalogie des rois mérovingiens », que l'on trouvera à la suite. Ce sont d'ailleurs ces dites planches qui constituaient ce second recueil, ainsi qu'en fait foi le sommaire qui le précède.*

1967

Philippe Toscan du Plantier

17, Quai de Montebello, 17

PARIS-(V<sup>ème</sup>)

" LES DOSSIERS SECRETS DE HENRI LOBINEAU "

A Monseigneur le Comte de Rhéde, Duc du Razès, le légitime descendant de Clovis I, Roi des Francs, Sérénissime rejeton ardent du "Roi et Saint" Dagobert II, son humble serviteur présente ce recueil formant le " DOSSIER SECRET " d'Henri LOBINEAU.

Philippe Tesson du Planis

\* \* \*

Léo R. Schidlof décédé le 17 Octobre 1966, à Vienne (Autriche) dans sa quatre-vingtième année, fut un très remarquable généalogiste plus connu sous le pseudonyme de Henri Lobineau. Pourtant aussitôt le décès, un Révérend Père de Florence, dans un article nécrologique d'un Bulletin, traita peu charitablement le vénérable défunt.

L'affaire fut reprise par Lionel Burrus, dans la Semaine Catholique Genevoise du 22 Octobre 1966, puis encore remise en question le 5 Novembre 1966 par un opuscule "L'Affaire de Rennes-le-Château" imprimé à Levallois-Perret par l'Abbé Georges de Nantes, sous le pseudonyme S. Roux. Ce dernier Abbé tombé en disgrâce près de ses supérieurs refusa de se rétracter, excommunié il diffusa des lettres "A mes Amis" où il attaque la politique du Souverain Pontife et des Evêques, d'où une mise en garde du Conseil Permanent de l'Episcopat en date du mois de Mars 1967 (2 Mars).

Depuis l'Affaire de Rennes-le-Château a un sens plus vaste, c'est à dire l'Affaire du Languedoc, avec pour motif la "vitiiculture", aussi le vivant et naïf symbole: André Castéra, à la tête de la marche sur Carcassonne à la fin de Mars 1967, manifestation de 20.000 Languedociens, marque une évolution très nette de la situation et la Préfecture elle-même croit à des "...perturbateurs étrangers à la vitiiculture. Résultat: une centaine de blessés, et une déclaration des Evêques de la "Septimanie", c'est à dire de Carcassonne, Nîmes, Montpellier, et Perpignan: "Conscients de la détérioration rapide du climat moral, des conséquences graves qui peuvent en découler, objectivement informés de la conjoncture économique dans ses données fondamentales - déclare leur communiqué, qui ajoute - la colère ne cesse de monter car l'horizon est bouché. Rarement une telle unanimité s'est manifestée en pareille circonstance".

Allons-nous vers l'INDEPENDANCE DU LANGUEDOC ? Folklore et Légendes pour certain ! Peut-être, mais l'affaire d'Indochine, du Maroc, de la Tunisie, de l'Algérie, de l'Afrique tout entière prouve que personne n'est insensible au spectacle effrayant d'un grand peuple en train d'être écrasé un petit. Aussi quand on prétend défendre les droits des hommes, mieux vaut ne pas commencer par les nier. Or le Languedoc demeure la terre des Légendes, la terre de l'annexion française par la Reine Blanche de Castille et de l'Inquisition...et de nos jours encore, l'on conte la légende d'un prince qui viendra de la tige restée longtemps stérile venant du Languedoc conquérir la France !

La légende dit encore : le Prince fera grand bien, issu de Salomon il puisera dans ses immenses trésors d'or et d'argent. L'on peut rire de tant de naïveté et oser : Folklore, jusqu'à l'instant où peuple en colère se libère comme en 1907 ou Mars 1967. Cela l'Autorité religieuse l'a bien comprise, car l'Evêché de Carcassonne se souvient de la vie insolite de Bérenger Saunière, Curé de Rennes-le-Château.

" Austri Est Imperare Orbi Univerco "

Que savait l'Abbé Bérenger Saunière pour avoir réalisé à grand prix les constructions de son domaine, les peintures et les statues étranges de son église? Pas autre chose que l'indispensable connaissance.

Que savons nous de lui? Ce que l'Abbé H. Hoffet confia un jour à Léo Schidlof (H. Lobineau) ou encore ce que révéla l'Abbé Boudet, curé à Rennes-les-Bains au R. P. Vannier. Donc bien peu de chose touchant sa découverte de 4 parchemins en février 1892, dans un pilier du maître autel de son église, à savoir :

1° un parchemin sous forme de litanies, qui donnait la généalogie.. des descendants du Saint-Roi Dagobert II de l'an 681 à Mars 1244, date du mariage de Jean VII avec Elisende de Gisors, portait la date du 14 Mars 1244 et le socau de Blanche de Castille, Reine de France.

2° un parchemin donnant le texte du testament de François-Pierre de Hautpoul, Sgr. de Rennes et Bézu, acte comportant les généalogies de 1200 à 1644, ainsi que six lignes touchant Saint Vincent de Paul. Ce parchemin portait la date du 6 Novembre 1644, enregistré le 23 Novembre 1644 par Captier, Notaire à Espéraza.

3 et 4° deux parchemins, des extraits de deux évangiles, dont la date doit-être entre 1781 et 1791, le texte est codé par l'ancien suré du lieu, l'Abbé Antoine Bigou.

Ces divers actes apportés à Paris en 1892 sur le conseil de Monsieur Billard, Evêque de Carcassonne, confiés à Mr. Buell, Directeur de Saint SULPICE, restèrent ultérieurement aux mains du Père Hoffet. Enfin ce dernier, mort le 3 Mars 1946, au 7 Rue Blanche de sa bibliothèque pillée, les documents n° 1 et 2 cités, passèrent en fraude en 1948 à l'International League of Antiquarian Booksellers d'Angleterre pour aboutir aux archives secrètes de l'Ordre de Malte (voir dans ce recueil les diverses reproductions de lettres).

Si nous regardons avec attention le passé, que penser maintenant du voyage de Toulouse à Marseille en 1605 de Vincent de Paul, est-il revenu de Marseille vers le Languedoc, cet ancien pays des Sarazines ou Barbares. A-t-il connu à l'époque Robert Kludd? A-t-il vécu suivant le testament de François-Pierre d'Hautpoul, près de ce dernier entre 1605 et 1607? Puis Vincent de Paul a-t-il revu entre 1639 et 1640, lors de la fondation de la Maison des Lazaristes à Alet, le Sgr tout puissant de Rennes et du Bézu? Que confia donc Vincent de Paul à son ami l'Abbé Olier, fondateur de Saint Sulpice de Paris. N'est-ce pas à Rennes-le-Château et au Bézu que Gaston d'Orléans faisait frapper sa fausse monnaie. N'est-ce pas après son retour d'Alet que Vincent rencontra Richelieu... Léo Schidlof disait : "Celui qui contemple l'étrange tableau de Vélaquez: CRUCIFIXION, trouve objet à méditation".

L'affaire de Rennes-le-Château touche tout le Languedoc, c'est même une petite guerre entre Services Secrets, un cas parmi les autres la disparition de la serviette de cuir de Léo Schidlof, transportée par un certain Fakhar ul Islam. Cette serviette contenait les actes ainsi que les dossiers secrets de Rennes entre 1600 et 1800, et devait-être remise le 17 Février 1967 à un Agent délégué par Genève en Allemagne de l'Ouest, or Fakhar fut expulsé et se retrouva à Orly le..16 Février, à Paris il attendait les ordres, il rencontra le 16 un certain Herbert Régis, ingénieur, le 20 Février on retrouva le corps de Fakhar ul Islam sur le ballast près de Melun. Il était tombé du rapi de Paris-Genève, plus trace de serviette...

Tel est l'un des multiples épisodes de cette guerre secrète. Ici le silence est règle d'or. Question de vie ou de mort. L'on peut même.. renier ses amis, ses promesses, ses écrits ou sa signature!

Rémond ALBE

L'histoire de ce cas est très troublante, et il serait intéressant de savoir  
quel peut être le docteur qui a conseillé l'abbé Guadagnoli à l'abbé Ruffot.

Nous en discuterons lors de votre venue,

Dans cette attente,

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

*H. Lasker*



Monsieur CORNU

Restons la Cantou

Monsieur Herbert KROIS

# L'OCCITANIE (CAPITALE ITXASSOU) RÉCLAME SON INDÉPENDANCE

De notre correspondant particulier Gilbert PEGIBERTY  
TOULOUSE, 20 mai. — L'Occitanie réclame son indépendance. Et aussi celle de la Bretagne. A nous de nous  
brouiller avec le reste de l'hexagone. C'est très sérieux.  
... mais dans l'esprit des membres du P.N.O. (Parti  
Nationaliste Occitan). Ils sont un peu plus de deux cents.  
Pour les 48 millions de  
Français non occitans, c'est  
gigantesque comular.  
Tout a commencé par des  
affiliés. Des graffiti qui éton-  
nent beaucoup les visiteurs  
château de Montségur, en

Ariège. Ils « décoraient » les  
murs des granges abandon-  
nées, autour du petit village.  
Certains ont pensé qu'il  
s'agissait là d'un acte publi-  
citaire, d'autres ont cherché  
à comprendre. Bien peu ont  
été fixés.

## De Bayonne à Menton

Un tract, distribué avec  
cimonie, fournissait quel-  
ques précisions : « Si vous  
voulez plus que les Méridi-  
onaux continuer à être les  
ents pauvres de la France,  
érez au P.N.O. »  
Le 20 avril dernier, 10.000  
tracts étaient imprimés, stig-  
nant à la monopole outre-  
mer de l'économie française.

Car le P.N.O. a pour but  
de soutenir toute action en  
vue de l'indépendance et de  
l'unité de l'éthnie françai-  
se. Il a pour premier ob-  
jectif de réaliser l'indépen-  
dance de l'Occitanie, de  
Bayonne à Menton et Sep-  
trime, des Pyrénées et de  
Leucate à Libourne, Montlu-  
çon et La Mure.

te décision politique — suite logique  
des viticulteurs ont raison de ne pas  
ses conséquences. Cela dit, leurs  
mes puissent s'expliquer, à améliorer  
réduit leur pouvoir de négociation.  
Jean Domenge.

quinze blessés légers chez les  
C.R.S., plus de trente chez les  
vignerons. Une dizaine d'arresta-  
tions ont été opérées.

C'est à l'issue d'un vaste rassem-  
blement populaire, place du Gén-  
éral-de-Gaulle, devant les remparts  
de la ville, puis après une marche  
tranquille et même bon enfant  
jusqu'au monument aux Morts,  
que, malgré les exhortations au  
calme des dirigeants des associa-  
tions viticoles, des bagarres éclat-  
èrent à chaque coin de rues.  
Pendant le défilé, la foule avait ri  
de la mise en place du dispositif  
policiier. Les rues étroites qui  
moment à la préfecture étaient  
bloquées par les camions des  
C.R.S., que l'on apercevait cachés  
en grand nombre, armés et cas-  
qués, à travers les allées. La  
cérémonie au monument aux  
Morts devait alors clore le défilé  
et, pendant la dispersion de la  
foule, une défilation devait se  
rendre à la préfecture pour remet-  
tre une résolution au préfet. Il  
était entendu qu'elle serait reçue.  
Elle le fut effectivement.

## gens, payés et pierres

blessés étaient déjà soignés dans  
une pharmacie proche de la poste.  
Une heure après le début des  
incidents, les bagarres se pour-  
suivaient, avec la même ardeur,

les trains. Tout l'intérieur du bâ-  
timent fut dévasté. Un wagon fut  
renversé entre deux voies, blo-  
quant pendant quarante-cinq mi-  
nutes la circulation ferroviaire.  
Des policiers locaux, qui arri-  
vaient pour se rendre compte de  
la situation, furent chassés de  
leur voiture. Le véhicule fut précé-  
dité dans le canal proche.  
Là encore, les C.R.S. re-  
groupés contre-attaquèrent et à  
17 h. 30 la gare était dégagée.

AVANT la manifestation,  
l'évêché avait publié un mes-  
sage disant notamment : « A  
l'heure où vous allez aller  
vers votre messe, l'évêque et les  
prêtres de ce diocèse sont  
avec vous ».

Rien n'était acquis cependant  
car les vignerons, plus loin, sur  
la Nationale 153, stoppèrent la cir-  
culation et des incidents sporadi-  
ques, malgré la nuit tombée,  
avaient lieu au hasard des rues.  
La réunion des vignerons avait  
pourtant commencé dans le plus  
grand calme et la violence ver-  
bale des orateurs semblait plu-  
tôt appartenir au folklore médi-  
terranéen. Depuis deux mois  
un malaise profond régnait chez  
les vignerons. A la Chambre  
d'agriculture, j'avais rencontré  
le maître André Castéra. C'est un  
homme de 45 ans, petit proprié-  
taire à l'éloquence facile, qui en  
moins de deux mois est passé du  
stade local au stade régional. Il  
m'avait dit : « J'ai donné de ma  
propre initiative, le 20 janvier,  
une réunion dans mon village à  
Montrédon-Corbilières. J'ai trois  
hectares de vignes et j'ai vendu

THE INTERNATIONAL LEAGUE OF ANTIQUARIAN BOOKSELLERS  
LIGUE INTERNATIONALE DE LA LIBRAIRIE ANCIENNE

19071908: International Antiquarian Association (International)  
4, Great Russell Street London W.C. 1.

19071911: Institut de la Librairie ancienne et moderne  
Université Nouvelle, Louvain 2, Belgique.

19071911: Svenska Antikvariska Händelsens Förbund  
Svevägsgatan 19, Stockholm.

19071911: Svenska Antikvariska Händelsens Förbund  
Svevägsgatan 19, Stockholm.

19071911: Institut de la Librairie ancienne et moderne  
47, Bd Saint-Germain, Paris.

19071911: Institut de la Librairie ancienne  
12, Boulevard des Capucines, Paris.

19071911: Dansk Antikvarisk Hænderforening  
Langelinie, Odense.

19071911: Nederlandse Vereniging van Antiquaren  
Jan van Goyenkade 23, 's-Gravenhage.

19071911: Svenska Antikvariska Händelsens Förbund  
Svevägsgatan 19, Stockholm.

19071911: Institut de la Librairie ancienne  
et de Commerce de l'Estampe au Seine  
Tour de l'Est 2, Caen.

COMITÉ

Membre: M. W. S. Kuntze  
Tour de l'Est 2, Caen (France).

Membre: M. P. H. Nield  
Tisbury, Bishop's Salford (Great Britain).

Membre: M. Menas Hertzberger  
Kruisgracht 61a, Amsterdam (Netherlands).

Membre: H. E. Grønhaug Nielsen  
Fælledgade 19, København (Denmark).

Membre: M. A. Pouchin  
Rue Montmartre 174, Paris (France).

Paris le 2 Juillet 1966

à Monsieur Marius FATIN  
Archéologue  
Château de Rennes  
RENNES-LE-CHATEAU  
par COUZA  
(Aude)

Cher Monsieur,

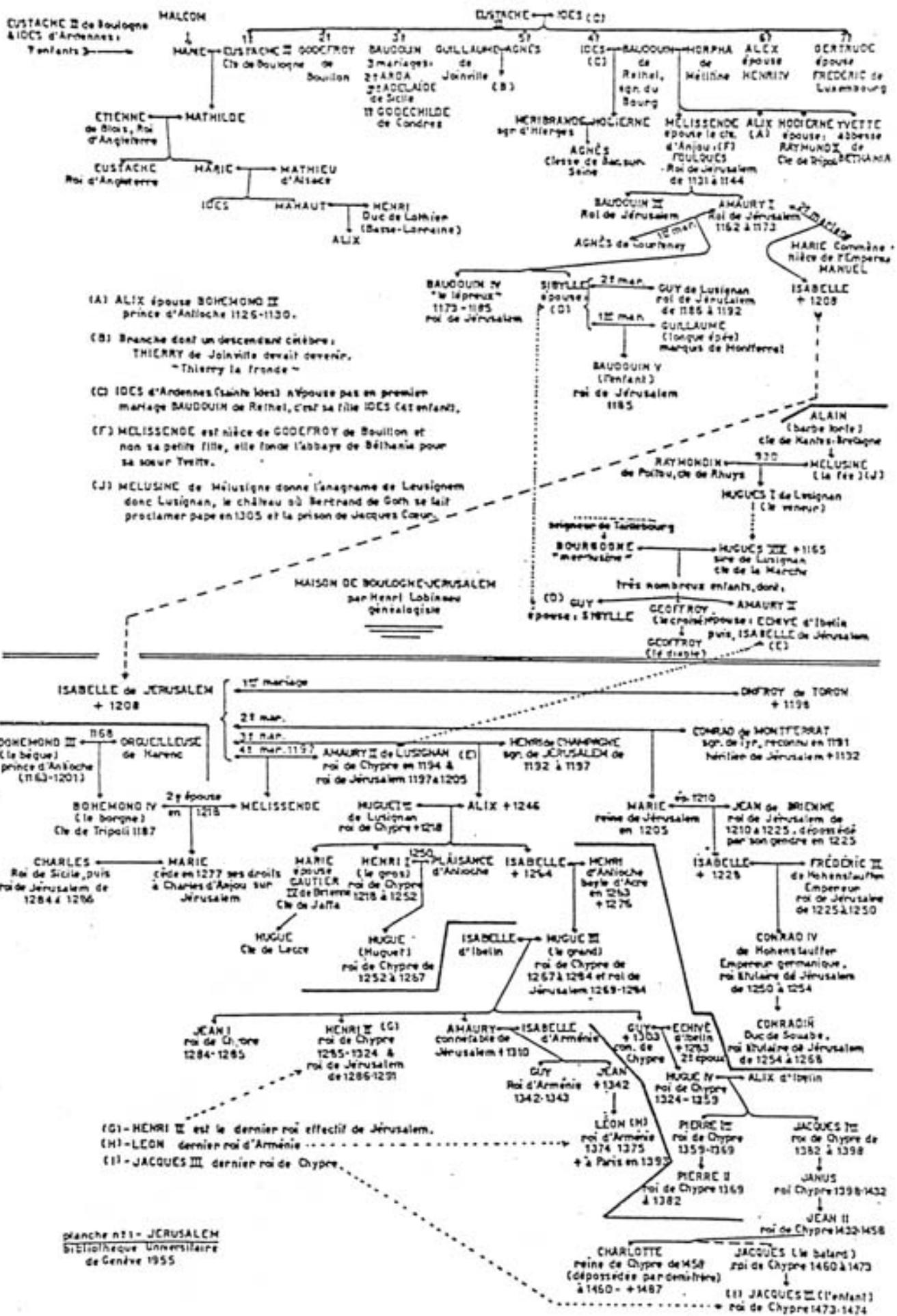
Après notre visite de la semaine dernière à votre château de RENNES, et avant de quitter la France, nous avons le grand plaisir de pouvoir vous informer que votre château est en effet historiquement le plus important de France, car cette demeure fut le refuge en 681 du Prince SIGIBERT IV, fils du Roi DAGOBERT II, devenu Saint DAGOBERT, ainsi que de leurs descendants, les Comtes de Rhodé et Duc du Razès;

Faits attestés par deux parchemins portant le sceau de la Reine BLANCHE de CASTILLE (qui n'est elle même jamais été dans le Razès) avec le testament de FRANÇOIS PIERRE d'HAUTOUL enregistré le 23 Novembre 1644 par CAPTIER, Notaire à ESPRAZA (Aude), pièces achetées en 1948 par notre Ligue avec une partie de la Bibliothèque de Mr. l'Abbé E.N. HOPFET, 7, Rue Blanche à PARIS, qui détenait ces pièces de Mr. l'Abbé SAUNIERE, ancien curé de RENNES-LE-CHATEAU.

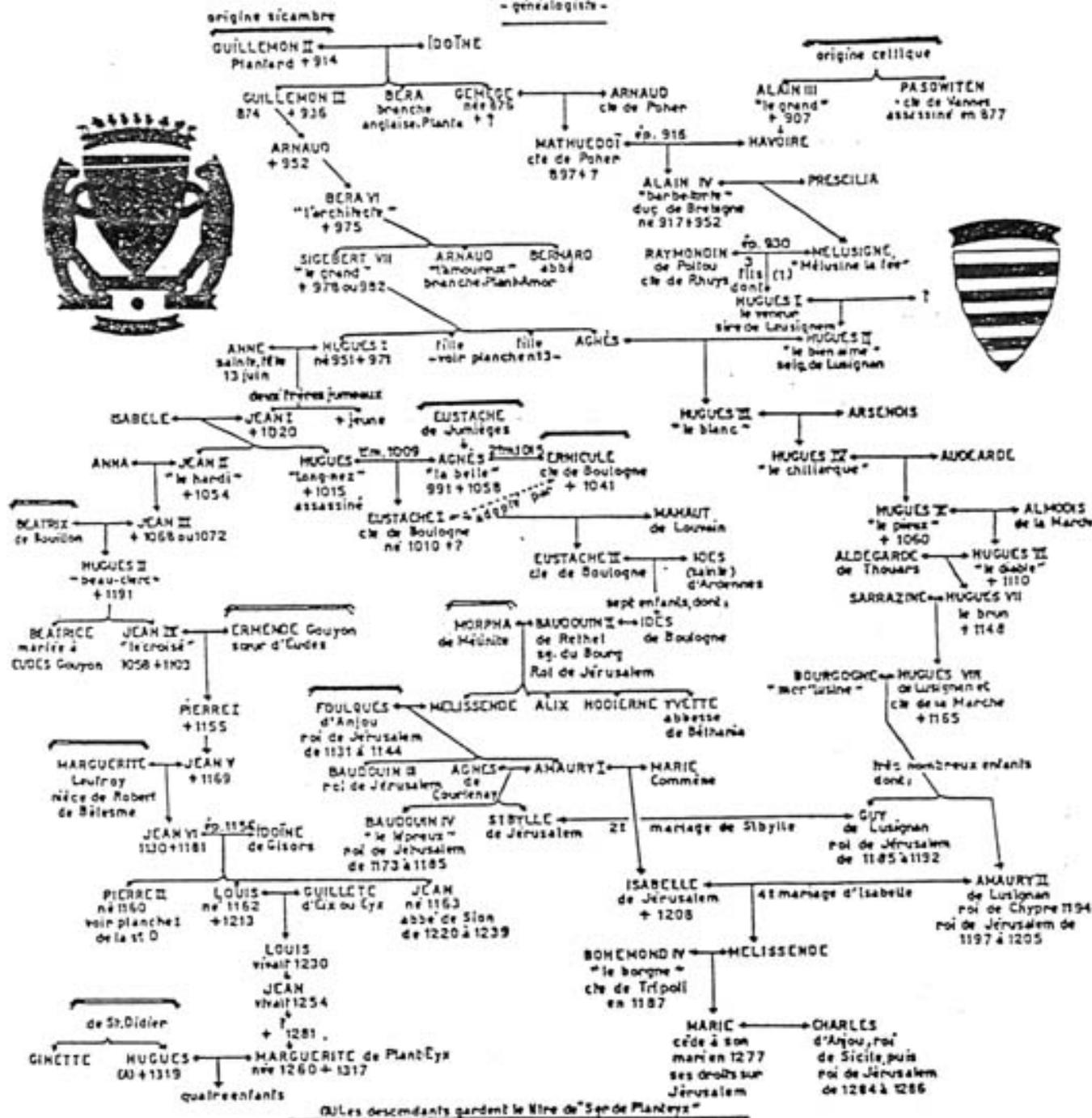
La pierre tombale de SIGIBERT IV, figure dans le livre de STUBLEIN, édition de Limoux en 1884, elle se trouvait dans l'Eglise Ste Madeleine de RENNES-LE-CHATEAU elle est de nos jours au musée lapidaire de CARCASSONNE.

Votre Château est donc doublement historique!

Donc nous vous prions de croire Cher Monsieur, à nos sentiments très dévoués.



ORIGINE GÉNÉALOGIQUE DE LA LIGNÉE  
DE LUSIGNAN & D'ŒIX  
par Henri Lobineau  
- généalogiste -



blason de la maison de PARTHENAY



blason de la maison de LUSIGNAN-LA MARCHÉ

(11) - de RAYMONDIN et MELUSINE, 3 fils: HUGUES I, REHAUT & ANTOINE.  
Par le mariage d'ANTOINE avec Chrétienne de Luxembourg devait naître la  
Maison de Luxembourg.

De la lignée de LUSIGNAN, sont les branches suivantes: et la première est des  
Barons de Saint GELAIS, la seconde des Barons d'Issoudun, la troisième des  
Barons de la ROCHEFOUCAUT, la quatrième des Barons de COUÛÉ, la cinquième  
des Rois de JERUSALEM, CYPRE & ARMÉNIE, la sixième des Comtes de  
PARTHENAY et SOUBISC, la septième des Sieurs de COIGNAC, et la huitième  
des Sieurs de Château-Neuf.

extrait de l'ouvrage de ETIENNE DE CHYPRE DE  
LUSIGNAN - Tome I-1579, Tome II-1587. Titre:  
« LES GÉNÉALOGIES »



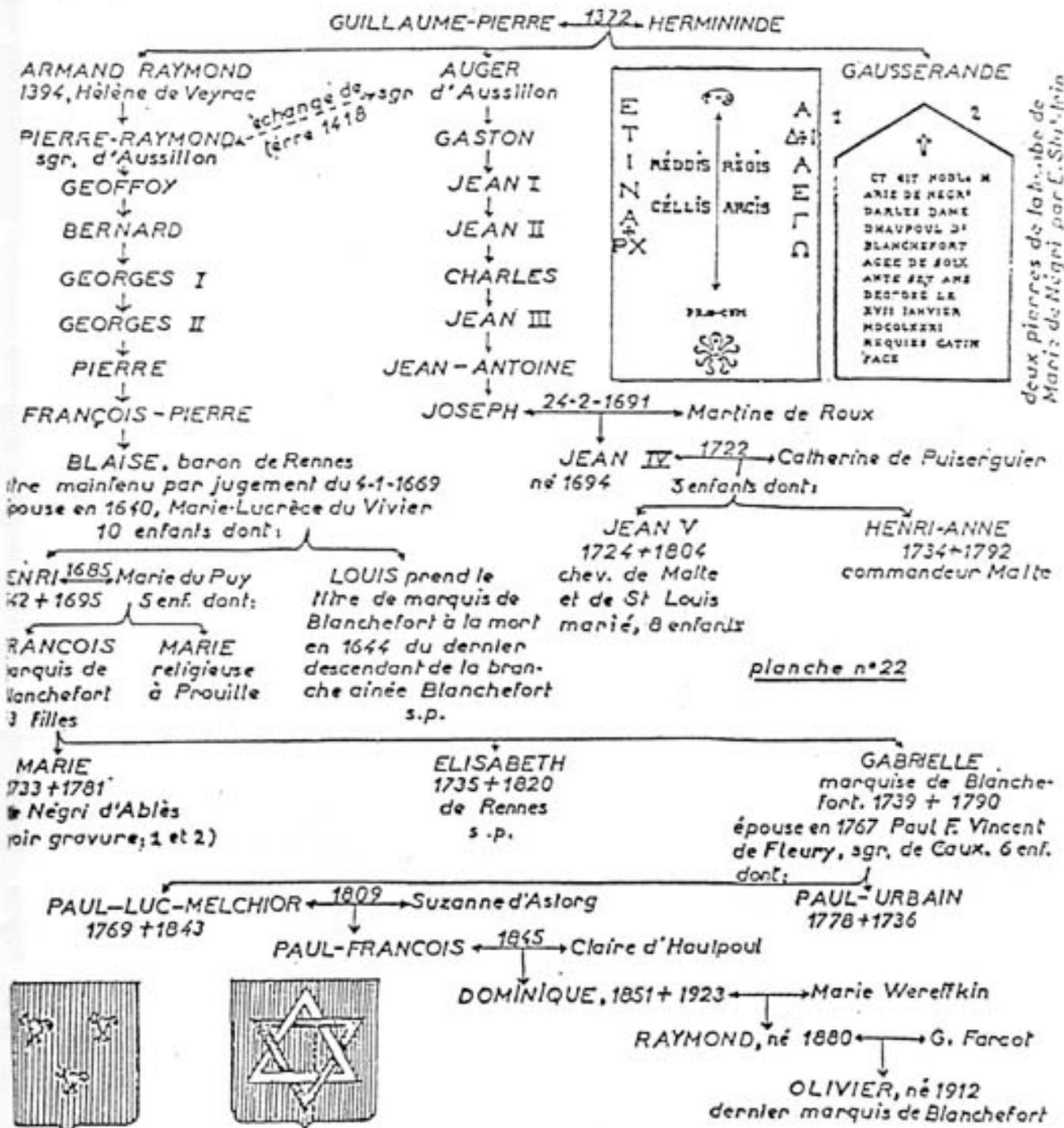
blason  
de la maison  
de la ROCHEFOUCAUT



**GÉNÉALOGIE - BLANCHEFORT**  
1300 à 1930 par  
l'Abbé Pierre Plantard, vicaire de  
la Basilique Ste. Clotilde de Paris -  
ce 9 mars 1939

(suite)

1270, JEAN VIII de la maison des Plantard, épouse Isabel de Veyrac, leur premier enfant est Richilde qui épouse Poussens, leur petite fille Hermininde épouse en 1372 Guillaume-Pierre Hautpoul, dont descendance suit:



# MAISON DE BROYES

(forme les branches : Pithiviers, Orléans, Joinville et Commercy)

GENEALOGIE PAR  
L'Abbé Pierre Plantard  
vicaire de la Basilique  
Ste. Clotilde à Paris  
3 mars 1939  
planche n° 5

Renart de Broyes  
marié en 999 à  
Aloïse de Champagne

fils cadet

Etienne  
Sgr. de Vaux (près  
de Saint-Urbain)

Manfrède (belle sœur de Engilbert II,  
cité de Joigny)

fondateur du château de Joinville  
en 1040 + en 1062

Hodienne  
de Courtenay

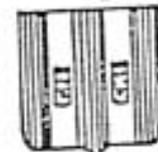
Goelfroy  
8<sup>e</sup> cte de Joigny  
2<sup>e</sup> sire de Joinville  
+ 25 janvier 1081



BROYES



JOIGNY



JOINVILLE

gnès (1)  
sœur de  
Godefroy  
de Bouillon

Guillaume  
9<sup>e</sup> cte de Joigny  
3<sup>e</sup> sire de Joinville  
+ 1121  
enterré à Joinville

Roger de  
Joinville, sgr  
de Vaux.  
+ 1130  
branche cadette

Artaud de Joinville  
abbé de Vézelay  
en 1096 + 1106

Godefroy  
D<sup>e</sup> cte de Joigny  
sire de Joinville  
+ 1136

Jeanne  
de Hurmont

Renaud III  
11<sup>e</sup> cte de Joigny  
5<sup>e</sup> sire de Joinville  
+ 1155

Alix de  
Champagne  
+ 1206

Thierry I<sup>er</sup>  
(le vaillant)

Eloïde  
Dame de Perthuis

Isabel  
cité danoise  
mort en 1154 dans un  
incendie à Vézelay

Thierry II  
(le frondeur)  
12<sup>e</sup> cte de Joigny  
6<sup>e</sup> sire de Joinville  
tué en 1194

Jean  
de Joinville

Eloïde  
de Joinville

Arnoul  
de Livron

Ingeburge  
de Danemark  
+ 1236

Thierry III  
de Joinville  
assassiné le 15 juillet 1193  
sur ordre de Valdemar "le grand"

Simon I<sup>er</sup>  
13<sup>e</sup> cte de Joigny  
7<sup>e</sup> sire de Joinville  
+

Adeline  
de Livron  
mariée à  
Renaud III  
Cte de Chérise,  
ancien Sgr. de  
Vaudresset et  
Chérisey-Dios  
Verdun.

Agnès  
de Joinville  
née le 29 mars 1194  
élevée au Prieuré d'Essonne  
+ 1269

mariage en 1212

Renaud IV  
14<sup>e</sup> cte de Joigny  
8<sup>e</sup> sire de Joinville  
+ 1259

Jean  
+ 1249

Jeanne de Joinville

Jean I<sup>er</sup>  
15<sup>e</sup> cte de Joigny  
+ 1324

Marie de  
Mercaeur

Simon II  
9<sup>e</sup> sire de Joinville  
+ 1334

1 femme; 2 filles

Mahaut

Jean II m. 1306 Agnès de Brienne  
Jeanne

2<sup>e</sup> femme  
Blanche  
enfants dont: André, baron de  
Joinville, sgr. de Vaucouleurs

Il existait par BAUDOIN I de Bouillon et une tradition royale, égale, car fondée sur le Roche de SION, à celle du Capétien, de l'Anglo-normand ou de l'empereur Romain-Germanique. »

En mars 1117, Baudouin I qui devait son trône à Sion, fut contraint de négocier à St Léonard d'Acree la séparation de sa femme Adélaïde de Sicile et la constitution de l'Ordre du Temple.



**ORDRE DU TEMPLE**  
- Les grands maîtres de 1118 à 1190 -

Fondateurs: Hugues de Payen, Bisop de St Omer et Hugues de Ch. avec les membres de l'Ordre de Sion, se sont des chevaliers, soldats et moines) (l'Ordre de Sion)

- 11 Hugues de Payen de 1118 à 1121
- 21 Robert de Bourgogne - 1121 à 1150
- 31 Bernard de Tremblay - 1150 à 1153
- 41 Bertrand de Blancfort - 1153 à 1170 en 1158 Gisors est confiée
- 51 Janfeders Fulcherine - 1170 à 1171 Templiers, en 1159 Thomas
- 61 François Orthon de St.Amand-1171 à 1179 Becker à Gisors confère
- 71 Théodore de Glaise - 1179 à 1184 avec Jean de Gisors.
- 81 François Gérard de Ridefort 1184 à 1190 1188 coupeure de l'orme en France à Gisors (Eure), séparation du Temple, certains maîtres fondent l'Ormus sous protection de Saint-Samson d'Orléans.

page 21(11)



**PRIEURÉ DE SION**  
Ordre de la Rose-Croix  
-véritas-



- 91 Jean de Gisors de 1188 à 1220 porte le titre de JEAN II
- 101 Marie de St.Clair - 1220 - 1266 UCANNE I
- 111 Guillaume de Gisors - 1266 - 1307 JEAN III
- 121 Edouard de Bar - 1307 - 1336 — IV
- 131 Jeanne de Bar - 1336 - 1351 JEANNE II
- 141 Jean de St.Clair - 1351 - 1366 JEAN V
- 151 Blanche d'Evreux - 1366 - 1398 JOCANNE III
- 161 Nicolas Flamet - 1398 - 1418 JEAN VI
- 171 René d'Anjou (A) - 1418 - 1480 — VII
- 181 Roland de Bar - 1480 - 1483 JEANNE III
- 191 Sandro Filipepi - 1483 - 1510 JEAN VII
- 201 Léonard de Vinci - 1510 - 1519 — VIII
- 211 Connétable de Bourbon - 1519 - 1527 — IX
- 221 Ferdinand de Gonzague - 1527 - 1575 — X
- 231 Louis de Nevers - 1575 - 1595 — XI
- 241 Robert Fludd - 1595 - 1637 — XII
- 251 J.Valentin Andréa - 1637 - 1654 — XIII
- 261 Robert Boyle - 1654 - 1691 — XIV
- 271 Isaac Newton - 1691 - 1727 — XV
- 281 Charles Radelyffe - 1727 - 1746 — XVI
- 291 Charles de Lorraine - 1746 - 1780 — XVII
- 301 Maximilien de Lorraine - 1780 - 1801 — XVIII
- 311 Charles Nodier - 1801 - 1844 — XIX
- 321 Victor Hugo - 1844 - 1885 — XX
- 331 Claude Debussy - 1885 - 1918 — XXI
- 341 Jean Cocteau - 1918 - .... — XXII

(A) René d'Anjou avait huit ans, c'est le Cardinal de Bar qui a exercé le pouvoir pendant 9 ou 12 ans page 43 (11)

Entre 1188 et 1306 l'Ordre porte le nom de ORMUS, une partie des membres vivent avec les religieux du prieuré du Mont de Sion, à partir de 1306, il n'existe plus qu'un seul ordre, le Prieuré de Sion, qui remplace le petit prieuré du Mont de Sion et l'Ormus, les membres des 5 et 6<sup>e</sup> grades à cause de leurs blasons deviennent les cibles Rose «Croix». page 164 (11)

En 1168, Jean de Gisors introduit le règne des femmes dans l'ordre, en 1306, Guillaume de Gisors en fait une société secrète «une franche maçonnerie hermétique», que tentera de détruire Mazarin. page 200 (11)

Le Prieuré de Sion n'est pas successeur de l'Ordre du Temple, la séparation datant de 1188, cependant en 1307 Guillaume de Gisors reçoit la tête d'un «CAPUT LVIII» de l'Ordre du Temple. page 292 (11)

La commanderie Saint-Gervais de Gisors datait de 1306 et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle elle se trouvait dans la montée de la rue de Vienne, après le passage du Moerque (à Gisors-Eure-France) elle communiquait par un souterrain à plusieurs étages avec le cimetière de 1496, et une chapelle à St.Catherine du château, on cache au XVII<sup>e</sup> siècle trente coffres d'archives du Prieuré de Sion dans une crypte des souterrains, le secret se trouvait sur une dalle en pierre de 1526 de l'ancien cimetière, déposée dans l'église. page 326 (11)

Depuis le 5 juin 1956, Journal Officiel du 20 juillet 1956 - n° 167, est de nouveau reconnu officiellement en France le pouvoir du Prieuré de Sion, ordre maçonnique de la Rose-Croix.

(11) - extrait du "Livre des constitutions" - Edition des commanderies de Genève - Août 1956 - In 16 -

Tableau de Henri Lobineau - généalogiste -

**ORDRE DE SION (1090 à 1187)**  
Abbaye Notre-Dame du Mont de Sion à Jérusalem  
Fondateur, Godefroy de Bouillon en 1090

André de Montbard, Archambaud de Saint-Aignan, Nivard de Montdidier, Gondemar, Rassel,

Après la trahison de Ridefort, grand maître du Temple, en 1187 près de Saladin, les religieux initiés de Sion se retrouvent en France. A son retour de croisade LOUIS VII, le jeune, ramena avec lui 95 membres de l'Ordre de Sion. Certains religieux s'établirent au grand prieuré Saint-Samson d'Orléans que ce roi venait de donner à leur Maison de Jérusalem. Sept s'intégrèrent dans l'Ordre du Temple et vingt six préférèrent entrer au petit Prieuré du Mont de Sion (lieu de la commune urbaine d'Orléans) commune de Saint-Jean-le-Blanc (France).

Ce petit prieuré par couventresse trouvait sous protection de Saint-Samson d'Orléans. Les abbés furent :

- 1) Frère Rainald de 1152 à 1165
- 2) - Gilbert - 1165 - 1178
- 3) - Jean - 1178 - 1191
- 4) - Bernard - 1191 - 1218
- 5) - Yves - 1218 - 1220
- 6) - Jean - 1220 - 1239
- 7) - Girard - 1239 - 1244 + cède aux chevaliers huto-
- 8) - Robert - 1244 - 1248 niques une pièce de terre à Acree.
- 9) - Hugues - 1248 - 1254
- 10) - Thomas - 1254 - 1256
- 11) - Terric - 1256 - 1268
- 12) - Jacques - 1268 - 1281
- 13) - Adam - 1281 la même année.

En 1281, Adam cède une parcelle de terre près d'Orval aux moines de cette Abbaye il fut chassé par les frères de Sion et Mens Nré à St Léonard d'Acree le 20 Aout 1281, se sauva et se réfugia en Sicile où il devait mourir en 1291.

Charge de la visite des «Maisons» du petit Prieuré du Mont de Sion fut confiée à Raoul GODART, alors prieur de Saint-Samson d'Orléans, le témoin signataire de l'acte d'abdication fut le maître des chevaliers de Saint Lazare, Thomas de Sainville. Les «Maisons» devinrent les 9 commanderies de 1306 à 1480, puis à cette époque on porta le nombre à 27 commanderies démantelées plus tard par Mazarin, la dernière fut celle de Nevers, transférée à Châlons. Les commanderies ne possédaient plus aucun biens France et furent «philosophiques». page 148 (11)

En 1481, l'on comptait, 27 commanderies du temple et une arche dite «Beth-Ania» (maison d'Anne) située à Renneville-Château, (dans l'Aude en France) les plus importantes commanderies furent Bourges, Gisors, Jannac, Mont-St-Michel, Montberet, Paris, le Puy Solismes, Siney. Le Prieuré de Sion avait 7 grades :

11) Prieux	nombre	729
21) Ecuyers	243	com-
31) Chevaliers	81	man-
41) Commandeurs	27	ordres
51) Croisés de Saint-Jean	9	les 13
61) Princes noachites de Notre-Dame	3	Rose+
71) Naulonien	1	Croix

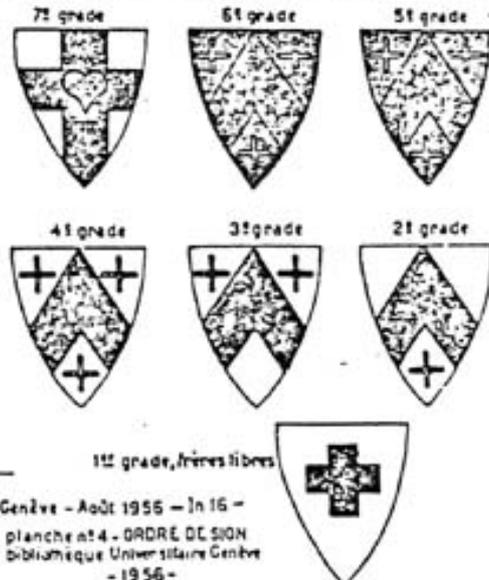


planche n°4 - ORDRE DE SION  
Bibliothèque Universitaire Genève  
- 1956 -

Les philosophes grecs ignoraient quelle était la source des connaissances renfermées dans leur mythologie. Aristote disait qu'elle venait des barbares et saint Clément d'Alexandre exprime la même opinion. Le mot barbares est à rapprocher du mot sans doute hébreu, *Bar*.

Il est remarquable qu'en hébreu la racine *BAR* signifie source, idée qui s'associe à celle d'origine. C'est constater que les druides gaulois se servaient de caractères grecs pour écrire.

Nous sommes ainsi incités à voir dans l'écriture grecque ceux qui, apportèrent dans le bassin méditerranéen, avec le bronze, leur culte et leurs dieux. C'est également chez eux qu'auraient été conçus les mythes recueillis par les Grecs.

Les hommes de la protohistoire avaient, nous le savons, les yeux tournés vers les constellations du nord, et la Grande Ourse est une des plus anciennement nommées et figurées. Or il se trouve que le mot *Aour* signifie « lumière » en hébreu. La Grande Ourse, c'est la « grande lumière », mais pourquoi a-t-elle pris le nom de l'animal désigné par le même mot dans notre langue ? La réponse est assez inattendue et je la donne sous toute réserve. En effet, toujours en hébreu, le nom de l'ours animal était *U B. TZ* où l'on découvre le mot *Christ*. Que de mystères étonnants, quelle source constante d'admiration quand on se penche ainsi sur les rapports des mots entre eux, des mots par lesquels se manifeste la Verbe !

N'est-il pas évident déjà que chanter en un français d'ailleurs médiocre que « le genre humain ne fera plus qu'une seule famille », c'est appeler la transformation qui doit réunir les peuples en un seul troupeau conduit par un seul pasteur ?

Quant au drapeau rouge, c'est celui du Sacré-Cœur. Déjà, par dérision, une étoffe rouge avait été jetée sur les épaules de Jésus devant Pilate, alors qu'on vaillait son titre prétendu de Roi des Juifs. Et dans l'*Apocalypse*, XIX, 13, c'est revêtu d'un manteau rouge que le Christ revient dans la majesté royale. Le rouge est en effet la couleur de la pourpre des rois cette race primitive ayant donné au monde ses rois et ses lois, car tous les peuples d'Europe habitant sur les rives de l'Océan Atlantique peuvent prétendre au même héritage.

En tant que couleur, le rouge est celle de la primitive religion solaire. Si les squelettes de cette époque humaine étaient passés à l'écorce rouge, les yeux rouges actuels, héritiers de cette tradition, se peigneraient le corps en rouge dans certaines circonstances.

La couleur rouge est celle d'Hérès (celle du kermès). La couleur noire (l'anarchie) doit, dans les transformations de la substance principe, se transformer en couleur rouge.

Le drapeau rouge a, d'autre part, une longue histoire qui se relie à la Tradition universelle en général et à celle de la France en particulier.

Lorsque l'Empire romain s'étendait jusqu'en Écosse, un étendard rouge appelé *vestrum* ou *cantabrum* était l'insigne le plus vénéré des armées. Dans les batailles, il était porté en tête des troupes. La garde en était confiée à cinquante prétoriens choisis parmi les plus braves et les plus forts. Cet étendard était constitué par une lance traversée d'un bâton, duquel tombait un voile de pourpre avec des franges d'or. La hampe était surmontée d'une aigle d'or.

Après sa célèbre vision où le monogramme du Christ tel non la croix comme on le dit à tort) lui apparut dans le soleil, vision qui eut lieu aux environs d'Autun, et qui fut accompagnée d'une voix lui disant : *Par ce signe tu vaincras*, l'empereur Constantin fit placer ce monogramme au sommet de la hampe de l'étendard rouge en lui donnant dès lors le nom significatif de *labarum*.

En fait, le monogramme du Christ, ce dont bien peu se doutent, contient les éléments symboliques nécessaires et suffisants pour pénétrer dans le *labyrinthique*.

Un drapeau rouge fut donc le premier drapeau français et cette idée se renforce si l'on se rappelle que la célèbre *oriflamme* conservée dans la basilique de Saint-Denis et qui conduisit bien des fois les Français

à la victoire au cri de « Montjoie Saint-Denis » était une bannière rouge découpée en pointes par le bas, parsemée de lys d'or et bordée d'une frange d'or.

Cet étendard était originellement la bannière de l'abbaye de Saint-Denis, sa couleur rappelle celle du vin consacré à Dionysos, car entre saint Denis et Dionysos il y a une étroite parenté. Si saint Denis a perdu sa tête ayant été décapité, Dionysos a perdu son cœur. Or celui qui découvre les rapports qui existent entre les deux légendes a perçu un des mystères de l'ésothérisme.

Dionysos, c'est l'esprit divin en évolution à travers l'univers, l'esprit railleur, la vivante intelligence. On sait qu'il fut mis en pièces par les Titans qui dévorèrent ses membres et enterrèrent son cœur, mais que Minerve (Athéna) emporta ce cœur dans le ciel où il devint le soleil ardent. Il y a derrière cette légende tout un enseignement de la tradition orphique.

Le mot Orphée renferme *Or phos*, c'est à un mot composé de deux mots, l'un hébreu et l'autre grec, signifiant tous deux « lumière ».

**-La dévotion au Sacré-Cœur-**

En réalité, la dévotion envers le Sacré-Cœur n'a fait que populariser un culte très ancien, celui du Cœur du ciel (le soleil). C'est par un cœur rayonnant qu'est représenté le cœur du Christ. Que l'on ne voie pas là une grossière matérialisation. L'Église, dans ses psaumes, ne glorifie-t-elle pas Celui qui *in sole posuit tabernaculum suum*. Elle considère dans le Soleil comme le tabernacle de la divinité. Et dans le Crête elle célèbre Celui qui est *Lumen de Lumine*. Bien loin d'amoindrir la dévotion dont il s'agit, de telles considérations lui donnent une ampleur et une antiquité considérables et l'englobent dans la grande et unique Tradition à laquelle appartient la religion chrétienne.

Le cœur sacré figure sur des monuments mégalithiques, l'ésothérisme des traditions religieuses. On le voit en Crète sur des vases datant de plusieurs millénaires et ce n'est pas sans quelque émotion que j'ai vu dans les vitrines de certains musées des amulettes égyptiennes représentant un cœur surmonté d'une croix, identiques aux modernes insignes du Sacré-Cœur.

Les Templiers, rattachés à une très ancienne Tradition, avaient en grand honneur le cœur sacré. Un cœur rayonnant devant lequel un personnage est en adoration figure sur l'un des murs du donjon de Chinon où furent enfermés un certain nombre de Templiers qui ont couvert les murs de graffiti.



AMULETTE ÉGYPTIENNE (musée de Rennes)

L'image du cœur rayonnant se voit aussi dans leurs commanderies d'Angleterre.

L'association du cœur du Christ et du soleil apparaît nettement dans certain marbre gravé datant du XII<sup>e</sup> siècle et provenant de la charreuse de Saint-Denis-d'Orques. Le cœur biséal figure en effet sur ce marbre entouré des signes du zodiaque et des signes planétaires.

Quoi qu'il en soit, c'est en France, à Paray-le-Monial, qu'ont pris naissance les dévotions envers le Sacré-Cœur, qui s'intitulait le Hieron du Val d'Or.

On a trouvé en 1823 à Autun sur une lambe chrétienne datant du VI<sup>e</sup> siècle une inscription en lettres grecques (on a dit que les druides écrivaient en lettres grecques) Elle comporte onze vers et la première lettre des cinq premiers vers fait le mot *ICHTUS*.

Voici une partie de cette inscription :  
 « O rare divine du poisson céleste, reçois avec un cœur respectueux la vie éternelle parmi les mortels dans les eaux divines. Ah! reçois ton âme aux bords éternels de la gessasse qui donne les trésors. Reçois l'aliment doux comme le miel du Sauveur des saints. Mange à la faim, tu tiens le poisson dans les mains. »

Paray-le-Monial, le 6 février 1926  
 Le Pours

1. Mot à rapprocher de *labarum*. L'un et l'autre évoquent en effet le labour intérieur de l'archétype.

2. La ville et l'abbaye de Saint-Denis avaient pris une grande importance grâce au roi Dagobert. C'est à lui que l'on fait remonter la fondation de la basilique de Saint-Denis qui eut une influence considérable sur la vie politique, économique et intellectuelle du Moyen Âge. Les routes de Paris à Saint-Denis étaient sillonnées de pèlerins, de marchands, de jongleurs, etc.  
 La rue Saint-Denis partait du Châtelet.



## NÉCROLOGIE

M. de Cayron, ancien curé de St-Laurent

Le 3 janvier 1897 s'est éteint à Toulouse un vétéran du sacerdoce, M. l'abbé Emile-François-Henri Gérard de Cayron, ancien curé de Saint-Laurent, près Montferrand, né à Aubin (Aveyron), le 11 décembre 1807.

Après de sérieuses études, le jeune de Cayron annonça à ses parents son dessein d'entrer dans l'état ecclésiastique : nous ne savons comment ils acceptèrent cette nouvelle, ni quels furent les combats qu'il eut à livrer ou les joies qu'il fit naître, ... ce que nous savons, c'est que la piété était héréditaire dans cette famille, qu'un de ses aïeux, prêtre aussi, entré dans la compagnie de Jésus, était mort à Toulouse en odeur de sainteté : le *Messenger du Cœur de Jésus* a souvent édifié ses lecteurs sur la vie du R. P. de Cayron dont les précieux restes sont entourés de vénération.

Initié au sacerdoce, Emile de Cayron fut nommé le 3 juin 1833, vicaire à Mirepoix (Ariège), où il avait suivi son père, employé de l'Etat. Six mois après au 1<sup>er</sup> janvier 1834, il prend possession de la cure des Issards (Ariège) et, au mois de novembre de la même année, son père ayant été transféré à Villefranche-Lauragais, il est incorporé au diocèse de Carcassonne et envoyé à St-Laurent de Montferrand.

C'est là que doit s'écouler toute sa vie pastorale, du 10 novembre 1834 au 31 décembre 1885. C'est là que nous l'avons connu, et, aussi loin que nos souvenirs peuvent se porter, il nous apparaît comme le modèle vivant du bon curé de campagne, plein de bonté pour ses confrères dans le sacerdoce, ne négligeant rien pour l'instruction de ses paroissiens et pour la beauté de la maison de Dieu. Une de nos joies, et des meilleures, était d'aller le voir, de saluer en lui le bon confrère, le bon ami, le bon conseiller, le *patriarche du pays*, c'était le nom que nous aimions à lui donner. Nous admirions en lui le *solitaire* plein d'urbanité, de procédés délicats, de nobles manières, sachant vivre avec les grands et les petits, avec les riches et les pauvres, les aimant tous et se faisant aimer de tous. Ce fut le secret de son bonheur et de son prestige pendant les 52 ans de son pastorat.

Mais en même temps il savait nourrir son esprit de lectures sérieuses ; nous avons vu chez lui toutes les séries des *Annales philosophiques* de Bonnetti, dont il faisait ses délices... et nous trouvions toujours sur son bureau, à part quelque ouvrage nouvellement paru, un volume de l'histoire de l'Eglise par

Rohrbacher et un volume de théologie : il nous disait souvent qu'un prêtre devait se tenir au courant de toutes les questions qui intéressent les sciences ecclésiastiques.

En lui le prêtre intelligent était aussi le bon prêtre régulier, pieux, sachant faire aimer le bon Dieu. On parlait peu alors de l'œuvre des catéchismes, et beaucoup de curés, s'en tenant à la lettre de la doctrine, en faisaient peu connaître l'économie. Pour lui, le catéchisme était l'œuvre capitale du pastoral. Peut-être, une timidité naturelle qu'il s'exagérait, et qui ne lui permettait de monter en chaire que dans son église lui avait-elle été donnée par Dieu pour tourner toute l'ardeur de son zèle vers l'éducation religieuse de l'enfance ? En fait, jusqu'aux derniers jours de son ministère pastoral, le bon vieillard fut toujours fidèle à ce travail si difficile et si pénible dans nos campagnes, et rien ne pouvait le détourner de cette œuvre à laquelle il sacrifiait tout.

Il avait trouvé dans sa paroisse une famille d'antique noblesse où la religion était en grand honneur : les messieurs de Raynes, anciens d'un autre âge, qui avaient vu de très près les horreurs de 93, tempéraments quelque peu Jansénistes, et, par là même, difficiles à tourner à la pratique de nos communions fréquentes ; mais le bon curé par sa patience et ses prières, les avait réduits à son sentiment et à une obéissance toute filiale. Il ferma les yeux aux anciens devint comme le père bien-aimé des jeunes, et sa bonté, sa douceur, son urbanité le rendirent maître de tous les cœurs au château de Camboyé. Du reste, sa piété rayonnait à son Insu autour de sa paroisse ; on venait de loin recevoir les conseils du savant directeur. Il forma pour le monde, des âmes fortement trempées dans la vertu et dirigea vers le cloître d'autres âmes d'élite dont quelques unes l'ont devancé au ciel.

Ce n'est pas que toujours la vie fut bien gaie à St-Laurent. St-Laurent, c'est la solitude : l'église, le cimetière, le presbytère, la demeure du sacristain, et puis... c'est tout. Le village est loin, derrière la colline dénudée ; il est des jours où pas même une voix humaine ne vient troubler le silence obligé de cet ermitage. Et quand les étreintes d'une goutte opiniâtre tenaient le bon Curé cloué sur son lit, quand le poids d'un tempérament bilieux l'écrasait, ou quand *cet inexorable ennui* qui s'attache à toute vie solitaire le saisissait l'horizon était alors bien sombre, et il n'avait pour se reconforter que son église, son Dieu et sa foi. Son église il l'en avait fait sa maison, il l'avait reconstruite à peu près tout entière dans de belles proportions gothiques, et, à part ce que lui donnait la famille de Raynes, on n'a jamais su d'où il a tiré les ressources pour combler les dépenses d'une aussi grosse réparation. La propriété,

L'ornementation, la beauté du lieu saint, ont été une de ses grandes préoccupations ; et il a pu dire bien souvent à Dieu en toute vérité : *Domine, dilexi decorem domus tuæ.*

On a su, par une bienveillante indiscretion, qu'un jour l'autorité diocésaine avait pensé à lui pour le tirer de sa solitude et lui donner un avancement bien mérité. Personne ne fut plus surpris de ses avances que notre bon Pasteur et, après quelques jours de réflexion, il comprit qu'il ne pouvait quitter des paroissiens qu'il avait tant et si longtemps aimés ; son cœur le lui défendait. L'autorité comprit les douleurs de ce cœur paternel... on le laissa à St-Laurent.

Plus tard, la paroisse de St-Laurent, était un jour, en grande fête... Tous les curés des environs s'étaient rendus en corps auprès du bon et vénéré *patriarche* qui s'était laissé inviter chez lui ne se doutant pas du tout de ce qui allait se passer : l'église paroissiale était ornée comme aux plus grandes solennités : tous les paroissiens arrivaient joyeux et *endimanchés*.. on allait célébrer le cinquantième anniversaire de son pastorat à Saint-Laurent. Monseigneur l'Evêque de Carcassonne avait voulu lui-même prendre part, de cœur, à cette fête de famille. et, avec une délicatesse toute paternelle, avait envoyé au vénérable jubilaire le camail des Doyens. Il était beau de voir tout un peuple réuni autour du bon pasteur, de voir des larmes de joie qui coulaient de tous les yeux, de voir les paroissiens cherchant du regard celui qu'ils ne semblaient plus reconnaître sous ces nouvelles livrées. Le bon Curé lui-même ne savait que verser des larmes et répéter dans son humilité ces paroles du Psalmiste : *non nobis Domine, sed nomini tuo da gloriam.* C'est un jour inoubliable dans nos anciens souvenirs !

Mais les années s'écoulaient et avec elles s'aggravaient les infirmités. M. de Cayron crut que l'heure du repos était venue pour lui et, au mois de décembre 1885, il se retira à Toulouse auprès d'une de ses nièces. Dans la grande ville il continua cette vie de piété et de solitude sacerdotales à laquelle il s'était voué, jusqu'au moment où Dieu l'a rappelé à lui. Nous garderons toujours de ce saint prêtre le plus doux souvenir : il sera pour nous l'image du curé de campagne, simple, modeste, instruit, ne négligeant rien pour la culture de l'esprit, pour le salut des âmes, pour la beauté de la maison de Dieu, aimant ses paroissiens comme sa famille, se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

(Un Ami du défunt.)

**Généalogie des rois mérovingiens**  
**et origine de diverses familles françaises et étrangères de souche mérovingienne,**  
**d'après l'abbé Pichon, le docteur Hervé et**  
**les parchemins de l'abbé Saunière, curé de Rennes-le-Château.**  
**Genève, 1956.**

*par Henri LOBINEAU*

**SOMMAIRE :**

- 1\_ Tableau généalogique des Comtes de Bar de l'an 850 à 1200 -
- 2\_ ----- de l'an 1200 à 1500 -
- 3\_ ----- des Ducs de Bar et de Lorraine de 1500 à 1800 -
- 4\_ Tableau généalogique de Mérovée à Dagobert I<sup>er</sup> - de l'an 400 à 600 -
- 4 bis ----- de Dagobert I<sup>er</sup> à Béna V (les Plant-Ard et Ctes du Razès) de l'an 600 à 900 -
- 5\_ ----- de Béna V à Jean VI (les branches Pohers, Planta, Plant-Amor, & Godefroy VI )  
de 900 à 1200 - l'origine mérovingienne de Godefroy de Bouillon, le preux, Roi de Jérusalem -
- 6\_ Tableau généalogique sur l'origine des Comtes de Boulogne et de Bouillon (de l'an 770 à 1100) -
- 7\_ ----- de Jean VI à Jean XV (les branches Plant-Avit, Plant-Ade et Plantard (suissés)  
- de l'an 1100 à 1600 -
- 8\_ ----- sur les familles Buchet, d'Igny, Lénoncourt et Liseras, de l'an 1400 à 1700 -
- 9\_ Carte des anciens pays de l'Aude ( Comté de Razès )
- 10 & 10 bis\_ Tableau généalogique de Gisors, Guilfry, Mareuil, et Saint-Clair, de l'an 950 à 1600 -

... d'après l'Abbé PICHON (1814), le Docteur HERVÉ (1843), le généalogiste HAMBERG  
en 1912 et copie des parchemins de l'Abbé SAUNIÈRE (février 1892), aussi le manuscrit de  
l'Abbé GENYAU ( 2<sup>e</sup> volume in folio-1629 ) et G. DUBREUIL -(1857- Histoire de Gisors)

---

Tableaux réalisés par Henri Lobineau  
à Genève (Suisse)  
- 1956 -



présente réalisation en trois exemplaires

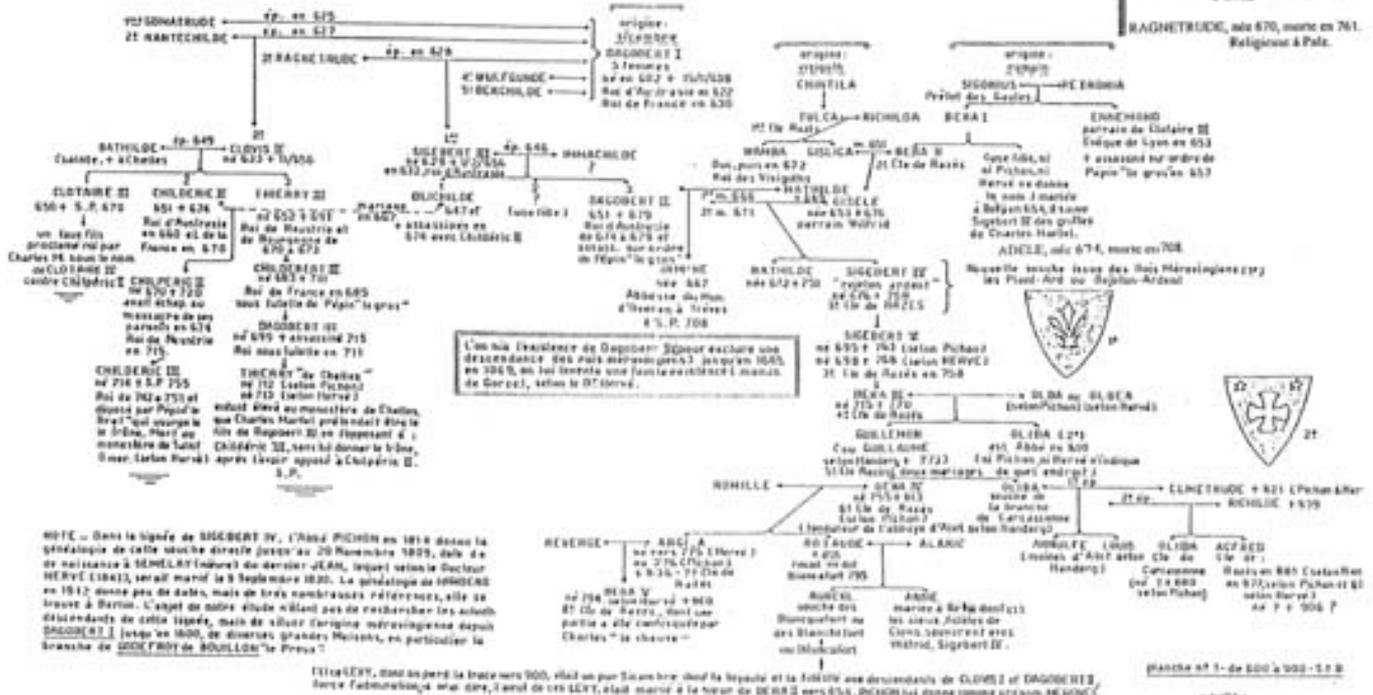




par Henri Labrousse - Généalogiste

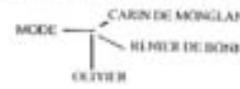
La communication des tableaux généalogiques de l'Abbé PICHON et du Docteur HÉRY, avec compléments de l'Abbé B. SARRIÈRE, Curé de Bonnet-le-Château (Aude), a été aimablement par Monsieur PICHON OFFICE, 1, rue Blanche à Paris (2<sup>e</sup>), faite en 1942 à notre demande. Les recherches de l'Abbé PICHON faites sur l'ordre de NAPOLEON I datent de 1805 à 1810.

RECHET, né 668, mort en 708, 3 fils.  
RAGNETRUDE, née 670, morte en 701. Religieuse à Palé.



L'abbé Desmuset de Depierre, Signeur encluse une descendant des plus mérovingiens) jusqu'en 1045 en 1045, en lui tenait une fief existant à moins de Gersac, selon le Dictionnaire.

NOTE - Dans la lignée de SIGEBERT IV, l'Abbé PICHON en 1814 dans la généalogie de cette souche directe jusqu'au 20 Novembre 1809, date de sa naissance à SENEZAT (Aude) du dernier JEAN, lequel selon le Docteur HÉRY (1841), serait mort le 9 Septembre 1820. La généalogie de SARRIÈRE en 1812 donne peu de faits, mais de très nombreuses références, elle se trouve à Berlin. L'objet de notre étude a été de retrouver les autres descendants de cette lignée, mais de savoir l'origine mérovingienne depuis SIGEBERT I jusqu'en 900, de donner grandeur Meisick, en particulier la branche de GODEFRID de BOULLETON le Pneu.



desmuset  
Bernard G.M. du Temple en 1152-1170  
Descendant branche aînée, mort en Septembre 1044 Tout donné ensuite à Louis d'Alsace en 1046

Les armoiries ont été inventées pour servir de marque d'honneur et de moyen de reconnaissance pour tous les descendants d'une même famille. Les armes sont une concession à perpétuité et une propriété qui se transmet comme un bien terrestre que l'on doit défendre. On ne est si jaloux, dans la famille PLANTARD, lignée de la descendance de Desmuset II, que le frère Cadet ne parle de parler les armes de son aîné sans les "Carter" cette phrase à l'abbé 800 avant l'an 1000.

L'origine des Sigebertins est l'Espagne, au lieu donné le nom d'URDUS. Après avoir descendu maître du Rhin, le Roi des Sigebertins avait acquis d'Alsace son royaume en Germanie, c'est sur le Rhin moyen que Drouos les vainquit, et en transporta avec leur Roi, un grand nombre dans la SAULE-BELMUE (plus tard AUSTRASIE).

Les Rois carolingiens de la race des Sigebertins. Mais des vassaux ou selon la légende de ses vassaux ont hérités de ses jours. Leur descendant toujours dans l'ouest à son aîné d'un territoire leur origine et leur système, comme le baron de BELGRIE, GOURDE LA TETE, FIER SIGAMORE = l'apostrophe célèbre de Saint BERNARD ALOUIS, pour recevoir l'au baptême reste en le plus parfait hommage à cette race.

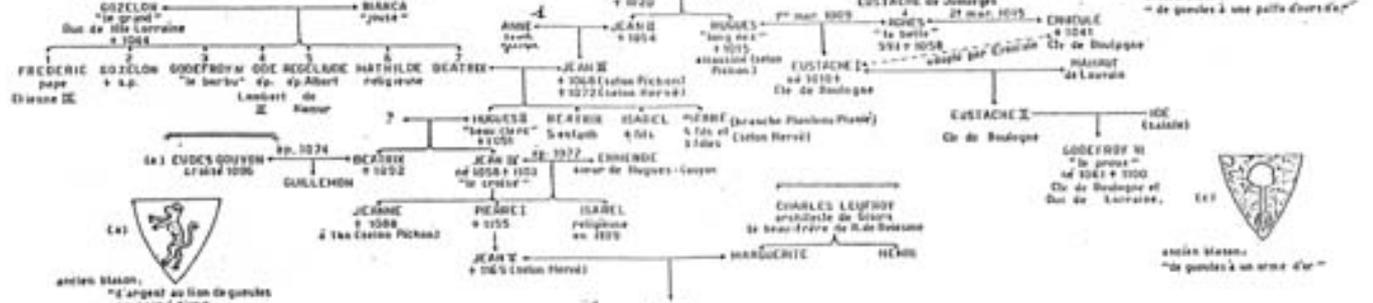
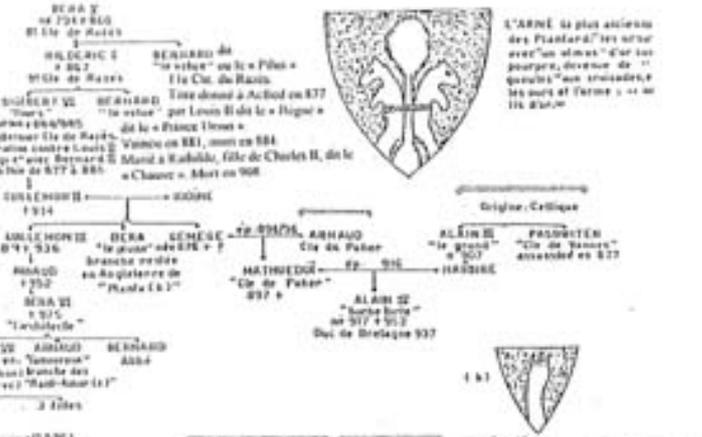
C'est tel que SIGEBERT IV, fut tué d'Australie et que WIPRIE le fit conduire avec BATHILDE, sa sœur, après de leur grand-père BERA II, Cte de RAZES, ce d'au DONGER devint le nom, avec fait transporter un important trésor dans RHOCCA, capitaine de comté, pour faire la reconnaissance de l'AQUITAINE. (1)

SIGEBERT VI le "Ponceur" en 877 devint dans une corporation contre LOUIS II le légal "garder son comté", d'ailleurs de plus réduit, et en 881 la bataille d'Andover à Pîtres, l'ouest d'au en Bretagne et mourir en 884, son fils GUILLEMON II a fait enlever son père à RHEGON dans un monastère, et en 894 ou 906 il maria sa fille avec ARNAUD, Cte de Pader sous le règne d'ALAIN I<sup>er</sup> le grand, Roi de Bretagne. Mais, en 914, la famille fut tué en Angleterre, où une branche resta "les Plantard".

La reine en Bretagne ne se fera qu'en 929. BERA III était devenu Archevêque en Angleterre et ses descendants exercèrent aussi l'art de l'épée.

Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne restait de cette famille de souveraineté de simples seigneurs et les frères cadets gardèrent le titre de PLANTARD réservé aux aînés.

(1) Monsieur l'Abbé SARRIÈRE, avait plusieurs parchemins sur ce sujet, datant des Carolingiens, voir planche 2 - 5 (1) sur son immense collection archives Meisick.



(1) Anna, morte à Sigeus, fut, était grecque, devenue en 1022 après le mort de son mari. Fonda un monastère sur les plans de son fils, architecte. Elle est dite sainte, sa fête le 13 mai (non reconnue par Rome).

Planche n°2 de 900 à 1000-1100

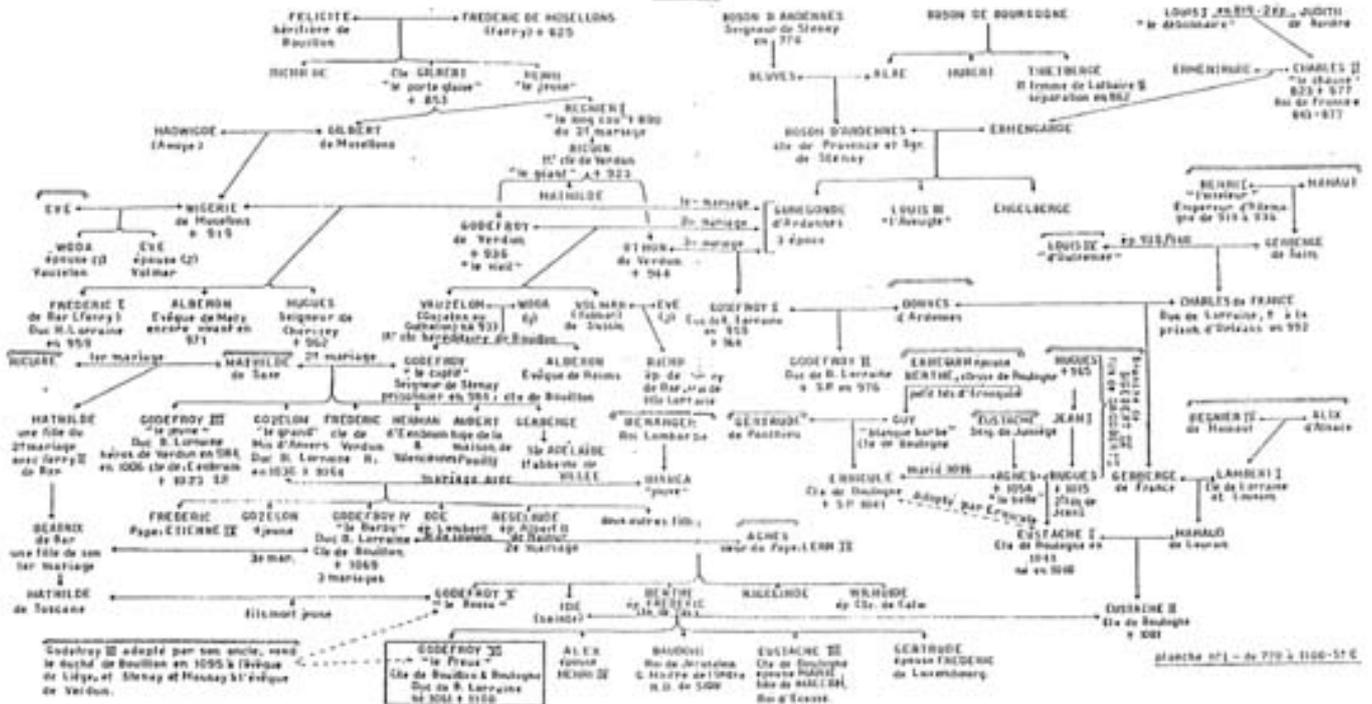
TABLEAU GÉNÉRALISÉ DE GODEFROY V DE BOUILLON

par Fern. Lotin

généraliste

→ établi d'après les manuscrits du <sup>1</sup> Grand Prévôt Saint-Samuel à Liège, dont il fut le fondateur de l'ordre à Nivelles en 1099 →

- GODEFROY V est issu de la branche cadette de GODEFROY II "le capitan ardent", fils de GODEFROY II -

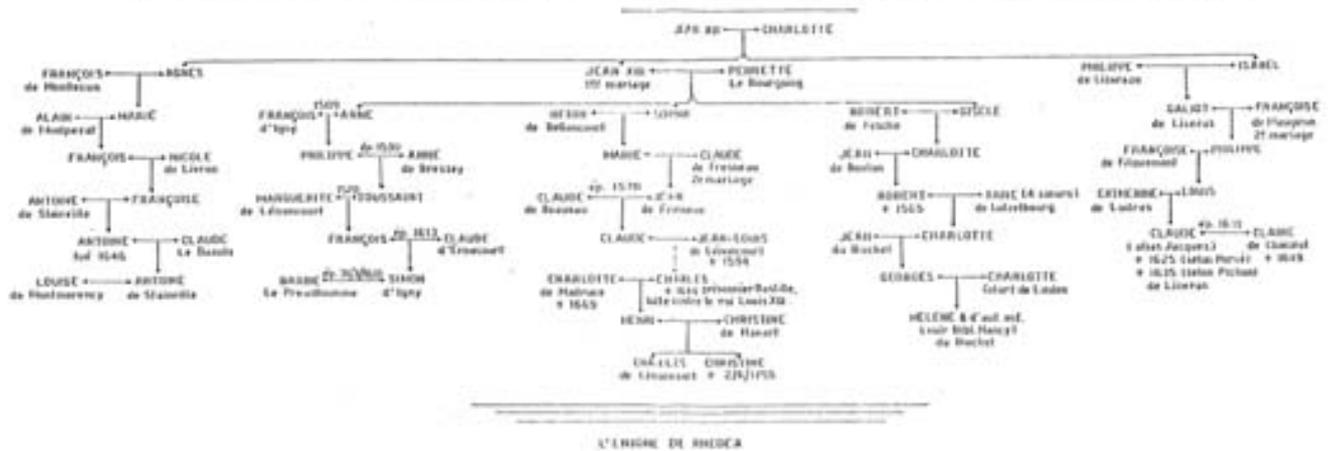


Godfrey II adopté par son oncle, mais le duc de Bouillon en 1055 à l'évêque de Liège, et Mathey et Housay s'élevé de Verdon.

GODEFROY V "le Fier" Cte de Bouillon & Boulogne Duc de F. Lorraine de 1051 à 1106

planche n°1 - de 770 à 1100-1110





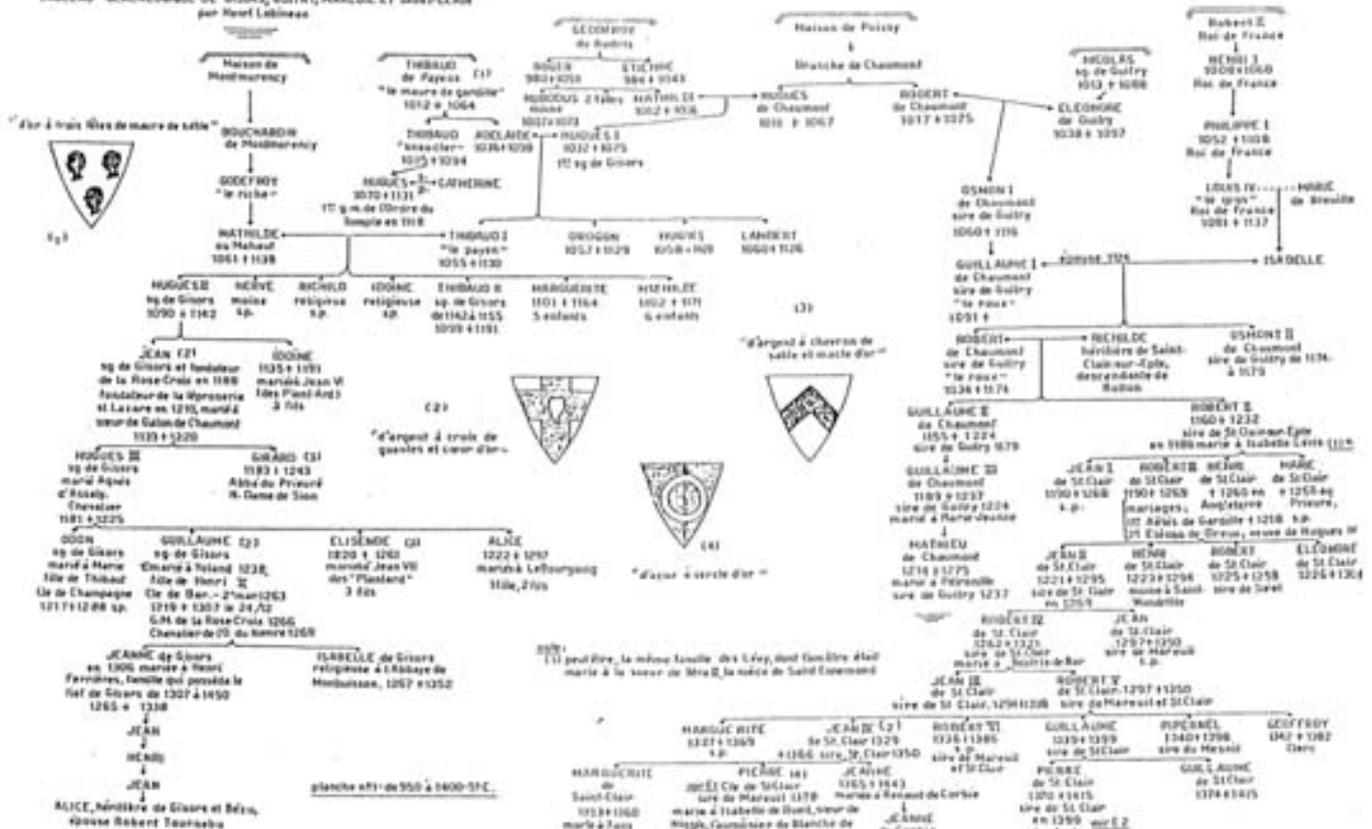
Un jour de février 1853, le jeune Abbé HOFFET recevait un visiteur étranger, l'Abbé SAURENÉ, curé de Neuilly-la-Charbonnière depuis 1845, qui venait près de lui, afin de demander s'il ne pouvait être l'auteur de certaines mystérieuses pièces trouvées dans des cahiers de maître notaire à Neuilly. Ces documents, particulièrement ceux relatifs à Blanche de Castille, étaient le fruit de sa recherche avec la lignée de GROSSEST II, comme l'Abbé PICHON entre 1805 et 1814 était parvenu à l'histoire d'après des documents retrouvés lors de la révolution. L'Abbé HOFFET possédait de l'importance des autres, qu'ils soient ou non, mais ne donna pas à l'Abbé SAURENÉ l'accès à son cabinet, ce dernier eut à peine le temps de lui dire quelques mots, et se retira. L'Abbé HOFFET réfléchit grâce aux quelques renseignements, une généalogie très complète des descendants de GROSSEST II se présentait à son esprit, mais il ne put la publier, car lors de son mariage, ce fut la lignée de GROSSEST II qui fut choisie, et non celle de GROSSEST II. Le mariage de GROSSEST II fut un mariage très important, car lors de son mariage, ce fut la lignée de GROSSEST II qui fut choisie, et non celle de GROSSEST II. Le mariage de GROSSEST II fut un mariage très important, car lors de son mariage, ce fut la lignée de GROSSEST II qui fut choisie, et non celle de GROSSEST II.

Ceci est la lignée de GROSSEST II telle que nous la présentons pour mémoire dans les paragraphes, le mariage de GROSSEST II fut un mariage très important, car lors de son mariage, ce fut la lignée de GROSSEST II qui fut choisie, et non celle de GROSSEST II. Le mariage de GROSSEST II fut un mariage très important, car lors de son mariage, ce fut la lignée de GROSSEST II qui fut choisie, et non celle de GROSSEST II.

Henri LORREAU  
généraliste  
mars 1934

planche n° 2 - de 1010 à 1610 - 17 - 18

**TABLEAU GÉNÉROLOGIQUE DE GUYOT, GUYOT, MARCUL ET SAINT-CLAIR**  
par Henri LORREAU





# LES DESCENDANTS MEROVINGIENS OU L'ENIGME DU RAZES WISIGOTH

Par Madeleine Blancasall

Ces présentés brochures comme les précédentes ne sont pas en vente dans le commerce, mais sont réservés exclusivement aux MEMBRES de l'ASSOCIATION SUISSE ALPINA, nos adhérents trouveront aussi cette brochure éditée en langue française, italienne, anglaise (traduction intégrale de la publication allemande) à notre Siège de Genève.

Tous les faits énoncés dans les pages qui suivent sont totalement véridiques et parfaitement contrôlables, nos membres adhérents peuvent se rendre sur les lieux mêmes, c'est-à-dire à RENNES-LE-CHATEAU (Aude-France), lors de leurs vacances dans les Pyrénées françaises.

Le 17 janvier 1781 noble Marie de Negri d'Ables, marquise d'hautpoul-Blanchefort, sur son lit de mort, confie son "secret" en remettant un parchemin à son confesseur l'abbé Antoine Bigou, curé de Rennes-Le-Château depuis 1774.

Sur les indications de sa pénitente, l'abbé visite les ruines de l'ancienne église Saint-Pierre, située côté sud du village- Près d'un mur méridional de la sacristie, une dalle en pivotant révèle un "passage" et dans ce passage une petite cache, deux rouleaux de bois fermés à la cire s'y trouvent. L'abbé s'empresse de remonter cet escalier secret qui est jonché d'ossements. A l'intérieur des rouleaux, il découvre quatre parchemins où sont tracées des litanies à Notre-Dame et deux passages des Evangiles, l'un de saint Luc (chapitre VI) et l'autre de saint Jean (chapitre XII). Certaines anomalies des lettres désignent "un message codé". Après traduction à l'aide du parchemin légué par la défunte marquise, l'abbé Bigou décide qu'il n'y aura plus de transmission de la main à la main, ni de bouche à oreille. En regard de la situation politique de plus en plus incertaine, il décide d'un message public qu'il gravera dans la pierre et dont le complément de déchiffrage sera caché comme par le passé. Il entreprend donc de rédiger l'inscription "funéraire" de la marquise.

Voici l'an 1790. Huit années de travail aboutissent à treize lignes d'un texte à double sens. Le texte caché est l'anagramme du texte apparent qui contient en lui-même la manière de le déchiffrer. Une dalle funéraire est gravée et dressée au cimetière. C'est le message.

Vu son état de ruine, l'ancienne église Saint-Pierre menace d'être entièrement détruite. Aussi, l'abbé Bigou décide de placer les parchemins dans l'église Sainte-Madeleine. A cet effet, il évide le pilier droit de l'autel wisigoth qui sera le réceptacle des rouleaux de bois. Il retourne, face contre le sol, la pierre tombale qui se trouvait devant l'autel. Ainsi le secret confié par la dernière marquise d'Hautpoul-Blanchefort se trouve-t-il réparti entre une inscription funéraire et des parchemins cachés.

Ce secret de Rennes-Le-Château n'était pas complètement ignoré de certains personnages de la Révolution comme Sieyès ou Ruhl, et surtout d'un mystérieux abbé Pichon, dont on ne sait pas grand chose, sinon :

- qu'il était généalogiste dévoué à Sieyès et Bonaparte ;
- qu'il était ami des comtes de Fleury.

En tout cas, l'abbé Bigou fut interrogé ; puis, sur l'ordre de J.P. Lacroix, en application de la loi du 26 août 1792, considéré comme prêtre réfractaire. Il quitte alors Rennes-Le-Château au début de septembre 1792, et se rend en exil à Sabadell, près de Barcelone (Espagne), où il meurt le 26 mars 1794.

+  
+ +

Après la Révolution, la famille de Fleury, propriétaire d'une partie du village des Bains (devenu Rennes-Les-Bains), tente d'établir une station de cure thermale. Les sources remarquables utilisées déjà à la plus haute antiquité pour les rhumatismes de toutes natures, pouvaient redevenir exploitables par des aménagements considérables. Des sommes importantes et incompatibles avec les revenus de la famille de Fleury servirent pour les constructions dans ce village accueillant. Soudain, sans raison valable (on invoquera officiellement le phylloxéra), c'est la ruine ! Un bruit - qui de nos jours demeure encore incontrôlable - court dans la région : *"la famille de Fleury connaissait le secret des Blanchefort"....*

+  
+ +

Un saint homme devenait, en 1872, curé de Rennes-les Bains. Toutes les mémoires gardent encore son nom : l'abbé Henri Boudet, d'origine et de conditions modestes. Ce prêtre fut fort aimé dans sa paroisse. Toutefois, il attira

Vu son état de ruine, l'ancienne église Saint-Pierre menace d'être entièrement détruite. Aussi, l'abbé Bigou décide de placer les parchemins dans l'église Sainte-Madeleine. A cet effet, il évide le pilier droit de l'autel wisigoth qui sera le réceptacle des rouleaux de bois. Il retourne, face contre le sol, la pierre tombale qui se trouvait devant l'autel. Ainsi le secret confié par la dernière marquise d'Hautpoul-Blanchefort se trouve-t-il réparti entre une inscription funéraire et des parchemins cachés.

Ce secret de Rennes-Le-Château n'était pas complètement ignoré de certains personnages de la Révolution comme Sieyès ou Ruhl, et surtout d'un mystérieux abbé Pichon, dont on ne sait pas grand chose, sinon :

- qu'il était généalogiste dévoué à Sieyès et Bonaparte ;
- qu'il était ami des comtes de Fleury.

En tout cas, l'abbé Bigou fut interrogé ; puis, sur l'ordre de J.P. Lacroix, en application de la loi du 26 août 1792, considéré comme prêtre réfractaire. Il quitte alors Rennes-Le-Château au début de septembre 1792, et se rend en exil à Sabadell, près de Barcelone (Espagne), où il meurt le 26 mars 1794.

+  
+ +

Après la Révolution, la famille de Fleury, propriétaire d'une partie du village des Bains (devenu Rennes-Les-Bains), tente d'établir une station de cure thermale. Les sources remarquables utilisées déjà à la plus haute antiquité pour les rhumatismes de toutes natures, pouvaient redevenir exploitables par des aménagements considérables. Des sommes importantes et incompatibles avec les revenus de la famille de Fleury servirent pour les constructions dans ce village accueillant. Soudain, sans raison valable (on invoquera officiellement le phylloxéra), c'est la ruine ! Un bruit - qui de nos jours demeure encore incontrôlable - court dans la région : *"la famille de Fleury connaissait le secret des Blanchefort"....*

+  
+ +

Un saint homme devenait, en 1872, curé de Rennes-les Bains. Toutes les mémoires gardent encore son nom : l'abbé Henri Boudet, d'origine et de conditions modestes. Ce prêtre fut fort aimé dans sa paroisse. Toutefois, il attira

l'attention de l'évêché de Carcassonne sur sa personne par les innombrables dons qu'il faisait aux pauvres qui venaient à sa porte. Un premier ouvrage de l'abbé Boudet intitulé : *La vraie langue celtique*, devait intriguer Mgr Billard, évêque de Carcassonne, et aussi un docteur de Rennes-les-Bains, Paul Courrent. Mais un nouveau livre publié en 1914 par ce même curé : *Lazare, veni foras !* devait signer son expulsion. Son dernier ouvrage fut retiré du public et une sombre affaire de presbytère le fit changer de paroisse. Ne pouvant plus faire le bien autour de lui, l'abbé Boudet mourut de chagrin un an après son départ, cela malgré les soins attentifs et les visites du docteur Courrent.

+  
+ +

L'abbé Saunière est né à Montazels, à cinq kilomètres de Rennes-le-Château, d'une famille pauvre. Devant sa maison natale, se trouve encore la fontaine aux dauphins, sculptée par un ecclésiastique du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le 1<sup>er</sup> juin 1886, il arrive à Rennes-le-Château où il a été nommé. Logeant au presbytère, il prend ses repas dans le bas du village chez la famille Dénarnaud. Bientôt les Dénarnaud viendront s'installer dans le presbytère. Marie, leur fille, âgée de 18 ans, ouvrière chapelière à Espérasa, devient la servante du curé. Elle ne le quittera plus. Pourtant, l'existence au presbytère est misérable. Le livre de comptes soigneusement tenu est une litanie de dettes où le "*pain = 0,40 F*" sonne comme un bourdon. La colonne des avoirs est déserte...

En 1891, l'abbé Saunière reçoit deux étranges visiteurs se déclarant délégués d'une mystérieuse société : **Le Prieuré de Sion**. Ils lui révèlent l'existence dans sa paroisse d'un "secret" et l'extraordinaire légende d'un "trésor", lui signalant au passage la curieuse inscription subsistant dans le cimetière. En bon prêtre, le pauvre curé ne manque pas de prévenir son évêque, Mgr Billard, qui ne tarde pas à l'honorer le même mois de sa visite. Sa Grandeur glisse négligemment dans la conversation un mot sur la vie exemplaire et l'extrême générosité de l'abbé Boudet, puis dit quelques mots sur une tradition de "*parchemin dans l'église Sainte-Madeleine*". Enfin, en partant, Mgr prête à l'abbé Saunière le livre du curé de Rennes-les-Bains, *La Vraie langue celtique*.

L'abbé Saunière prend connaissance du livre laissé par Mgr Billard, et ne sait trop que penser. Ebranlé par un ensemble de faits, "il cherche, cependant"... Après un mois de fouilles infructueuses, le curé conclut qu'une cachette existe : elle

doit se trouver dans le gros-oeuvre de cette église Sainte-Madeleine. Considérant que des fouilles de cet ordre seront impossibles à poursuivre d'une manière discrète, et qu'elles pourraient entraîner de gros frais, il annonce à la municipalité qu'un **trésor de la Révolution** doit se trouver caché dans l'église.

Certains membres de la municipalité se souvinrent alors avoir entendu parler par leurs parents "du cas bizarre de l'abbé Bigou". Aussi, une somme de 1 400 francs (montant considérable pour un village de 100 ou 110 habitants) est affectée à cette recherche sous prétexte officiel de "réfection" de l'église. M. Babou, maçon à Couiza, reçoit la double mission de diriger les travaux et de "surveiller toutes découvertes". Au début de février 1891, le maçon en présence de l'abbé Saunière, qui ne quittait presque jamais les travaux, découvrent ensemble les parchemins dans le pilier creux de l'autel. La municipalité, qui espérait autre chose, apprécie diversement ce "trésor de la Révolution". L'abbé doit faire valoir l'extrême soin que l'on a mis à dissimuler les documents, donc indice d'une certaine valeur. Impossible de les négocier dans la région, mais, il se propose d'en tirer un bon prix à Paris. Le maire, soucieux de récupérer la somme de 1 400 francs, se laisse convaincre. Toutefois, il pose deux conditions à l'abbé :

- que l'on retire de cette vente au minimum la somme avancée pour l'église ;
- que l'on prenne un calque des documents.

L'abbé Saunière se rend donc à Carcassonne auprès de Mgr Billard, qui, devant les documents, conseille à son curé de faire cet accord avec le maire. De même, l'évêque avance l'argent du voyage à l'abbé Saunière pour lui permettre de se rendre à Paris afin d'y rencontrer un certain abbé Hoffet, très jeune prêtre et remarquable cryptographe des manuscrits religieux. Avant la guerre de 1939, le généalogiste Henri Lobineau s'était rendu auprès de l'abbé Hoffet, prêtre libre de l'église de la Trinité, à son domicile de Paris, 7 rue Blanche :

*"... l'abbé Hoffet ne semble pas s'être personnellement occupé de la recherche de trésors cachés, écrivait Lobineau, aussi est-on surpris que son nom soit mêlé aux entreprises de Rennes et de Gisors. C'est lui qui a permis à l'abbé Saunière de trouver le secret de Rennes. C'est encore lui, cinquante ans plus tard, en visitant Gisors, qui donne au gardien Roger Lhomoy des indications à propos des fameux 30 coffres déposés dans une chapelle Sainte-Catherine. L'abbé Hoffet était alors fort alerte malgré ses 80 ans passés, et toute sa vie il avait tenté d'établir une légitime descendance de Dagobert II, le saint, c'est-à-dire une lignée mérovingienne jusqu'à nos jours. On peut alors comprendre la raison de ces faits, si l'on sait que Rennes et*

*Gisors s'articulent sur un nom : Blanchefort, jadis Blancafort ou Blanquefort. L'affaire de Rennes est donc ouverte par la dernière marquise de Blanchefort et la présence des Templiers."*

Donc en apportant à l'abbé Hoffet les parchemins de Rennes-le-Château, l'abbé Saunière avait déclenché "l'énigme du Razès", la terreur des rois de France depuis Blanche de Castille, et tout cela reposait sur quatre parchemins des *Litanies à Notre Dame* et des *Evangelies codés de Luc, puis de Jean*. Le texte fut décodé par l'abbé Hoffet qui prétendit en retour recevoir comme paiement "les deux parchemins des Litanies". Que pouvait dire l'abbé Saunière qui venait "vendre à Paris les parchemins" ? En fin de compte, ces deux documents restèrent entre les mains de l'abbé Hoffet et y demeurèrent jusqu'à sa mort. La bibliothèque du défunt fut ensuite dispersée. Certaines personnes pensent que les documents se trouvent de nos jours en possession des pères maristes ; d'autres, qu'ils furent remis aux descendants mérovingiens... Quoi qu'il en soit, le calque existe toujours près de Rennes-le-Château.

Sur les conseils de l'abbé Hoffet, le curé de Rennes se rendit au Musée du Louvre pour y contempler les oeuvres de Poussin et de Téniers car le texte en clair après décodage délivrait ce message : BERGERE PAS DE TENTATION, QUE POUSSIN ET TENIERS GARDENT LA CLEF - PAX DCLXXXI - PAR LA CROIX ET CE CHEVAL DE DIEU - J'ACHEVE CE DAEMON DE GARDIEN A MIDI - POMMES BLEUES.

Après avoir aussi consulté des spécialistes sur la vie des deux peintres, assuré de détenir le secret, et surtout le trésor de Rennes, il décide de revenir dans sa paroisse. En passant par Carcassonne, à la fin du mois de février 1891, l'abbé Saunière s'arrête chez son évêque pour lui rendre compte de son voyage et aussi lui emprunter, à valoir sur le trésor, une somme de 2000 francs que la municipalité recevra comme étant le produit de la vente des parchemins.

Assisté par Marie Dénarnaud, sa première préoccupation sera de marteler la pierre tombale de la marquise de Blanchefort. Puis, il parcourt seul la campagne du côté des "Patiacès" et du "Pla de la Coste". En quelques jours, il a retrouvé les signes de piste : la fameuse pierre levée dite "cheval de Dieu" et la croix sur la pierre de crête à 681 toises de la "bergère" de l'église de Rennes-les-Bains. Il se rend alors chez l'abbé Boudet pour lui demander conseil sur ce "daemon de gardien" car, en mars 1891, la vie de l'abbé Saunière change totalement.

Deux années durant, le curé de Rennes voyage en Espagne, en Suisse, en Allemagne et en Belgique. Mais on ignore dans quelles villes il se rendait, ainsi

que l'identité de ses contacts. En effet, toutes les lettres qu'il expédiait à Rennes étaient toujours postées à la frontière française. C'est à Marie qu'il adresse ses mandats ; c'est elle qui touche l'argent à la poste de Couiza. Par la suite, de qui reçoit-il ses directives pour transformer l'église Sainte-Madeleine ? Nul n'a jamais pu le dire. L'ombre du mystérieux *Prieuré de Sion* plane sur Rennes et fidèlement l'abbé obéit. Il prend à sa charge la réfection de l'église dont il modifie profondément l'architecture (déplacement et exhaussement des fenêtres, adjonction d'une arrière sacristie où l'on accède par une porte dérobée, percement d'un escalier en colimaçon dans l'épaisseur de la muraille pour monter à la chaire, etc.) enfin, la décoration intérieure est entièrement renouvelée. Tous les éléments qui jalonnaient la piste faite par l'abbé Bigou sont détruits.

Ces travaux sont terminés en 1897 pour la deuxième visite de Mgr Billard. Sa grandeur reçoit une somme d'argent (non comptabilisée) dont une faible partie vient en remboursement du montant avancé en 1891. A la suite de cette visite, l'abbé Saunière érige le Calvaire de l'esplanade (coût : 11 000 francs-or) et met en chantier la véranda, le chemin de ronde, la villa *Béthanie* et la tour *Magdala* (coût : 1 000 000 francs-or). L'énormité des dépenses est imputable aux exigences du curé qui fait recommencer les travaux jusqu'à ce que bâtiments et motifs, situés dans l'orientation désirée, traduisent le symbole juste, celui imposé par des maîtres secrets.

Juchée au bout du chemin de ronde, la tour *Magdala* domine un immense paysage. L'abbé y a établi sa bibliothèque, au-dessus de laquelle est un étage bas où il a installé sa chambre. L'abbé ne reçoit pas en cette chambre, mais il y invite. Par sa bibliothèque et sa chambre, *Magdala* est deux fois tour d'ivoire. Dans le chahut du monde *que l'ignorant retourne à sa science et le pécheur à son filet*.

Par contre, les portes de la villa *Béthanie* sont ouvertes en permanence. C'est la cour royale. Au-dessus du bâtiment, un Christ ouvre largement ses bras. Accueillante à tous ceux qui passent, avec ses lits frais et sa table toujours garnie, la villa est devenue très vite une maison de liesses. Les personnalités de tous genres s'y succèdent : Emma Calvet, la grande cantatrice, la jolie vicomtesse B. d'Artois, ainsi que d'autres dames dont les familles fortunées existent toujours dans la région.

La vie fastueuse de l'abbé Saunière a commencé en 1902. Entretien d'animaux rares, singes, perroquets, etc, canards nourris aux biscuits à la cuillère. Consommation d'alcools divers, parmi lesquels : un tonnelet mensuel de rhum de 70 litres. A la fin de 1902, versement à Mgr Billard d'une somme (comptabilisée) d'un

million deux cent mille francs-or). Mais, bientôt, tout devait changer car Mgr Billard meurt l'année suivante. C'est Mgr de Beauséjour qui est placé à la tête du diocèse de Carcassonne. Dans le même temps, à Rennes-les-Bains, un certain docteur Paul Courrent s'intéresse à la vie étrange de l'abbé Boudet. Première passe d'armes entre le curé de Rennes-le-Château et son évêque. Prié d'aller suivre une retraite sacerdotale, l'abbé Saunière obtempère. Il est aussi soumis à des interrogatoires serrés qui ne donnent sans doute pas de résultat puisqu'en janvier 1908, Mgr de Beauséjour prétendra placer son subordonné à la paroisse de Coustouge (doyenné de Durban). L'abbé Saunière refuse avec un certain cynisme : "*Mes intérêts me retiennent ici*".

Convocations réitérées de l'évêque de Carcassonne auxquelles le curé répond en présentant des certificats de complaisance, les uns délivrés par le Dr. Courrent, de Rennes-les-Bains, les autres par le médecin de Couiza, le Dr. Roché.

Enfin, de guerre lasse, Mgr de Beauséjour demande justification des rentrées d'argent. Réponse du curé : "*Ceux par qui je tiens ces sommes ne m'ont pas donné permission de divulguer leurs noms*". L'interprétation de cette répartie est sujette à plusieurs hypothèses. L'argent dont il dispose provient :

- soit en réparation de fautes passées, de la part des pénitents ;
- soit par un accord à l'amiable avec une société secrète.

Faute de pouvoir examiner les recettes, Mgr de Beauséjour demande communication des dépenses. Le curé envoie des comptes "falsifiés" qui ramènent le coût des travaux à la somme de 193 000 francs-or.

Convaincu de "trafic de messes à 0,25 F", l'abbé Saunière est déclaré *suspens a divinis* en 1911. Un nouveau curé nommé à sa place doit loger à Couiza. Depuis la séparation en France de l'Eglise et de l'Etat, le presbytère est une propriété communale. Or, Marie Dénarnaud dispose d'un bail. De plus, l'abbé Saunière a aménagé une chapelle dans la véranda de la villa *Béthanie* où la population demeure fidèle à ses offices. Le rôle du nouveau curé étant réduit à la célébration des baptêmes, des mariages et des enterrements, il perdit courage et s'en alla.

L'abbé Saunière interjette l'appel en Cour de Rome par l'entremise du chanoine Huguet, avocat ecclésiastique. L'appel est favorable au curé de Rennes, qui est rétabli dans ses droits. Cette période qui s'étend depuis 1906 à 1912, marque pour l'abbé Saunière un temps d'austérité relative. Ses dépenses sont restreintes pour trois motifs : il a épuisé le trésor de pièces d'or et de petits objets ; il lui faut débiter des grosses pièces, les sortir de l'eau et de la vase où elles se trouvent, cela dans un lieu éloigné de sa cure et dangereux. Le passage le plus pratique est celui d'une pierre à lever. Une descente à la corde est devenue seule possible à la suite d'un

éboulement. Le passage étant devenu impraticable sans danger de mort. Pour y remédier, il a dû ouvrir une voie dans une prise d'aération, (*Spes una poenitentium*). La surveillance dont il se sent l'objet par l'Evêché et le médecin de Rennes-les-Bains le fait redoubler de prudence.

Concernant le passage d'or à l'Etranger, on a trace de négociations délicates avec la banque Petitjean du 12, rue Faubourg Montmartre, à Paris. La municipalité de Rennes-le-Château, qui s'est jugée victime d'une escroquerie lors de l'affaire du "trésor de la Révolution", ne peut rien dire puisque la cache n'est pas sur son domaine. En échange, elle prend une revanche à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Chaque année, à compter de 1906, l'abbé Saunière verse discrètement une somme de 5000 francs-or en réparation des dommages causés à la pierre tombale de la défunte marquise et au préjudice causé à l'église Sainte-Madeleine pour ses transformations.

En 1906, des fouilleurs clandestins exhument la dalle qui recouvrait la tombe de Sigebert IV, que l'abbé Saunière avait retirée de l'église et dont par prudence il avait placé la face sculptée contre terre devant le Calvaire (*la dalle aux deux chevaux*).

En 1915, l'abbé Boudet décédait après son transfert de Rennes-les-Bains voulu par l'Evêché de Carcassonne, qui dans son différend avec l'abbé Saunière ne se tenait pas pour battu. Mgr de Beauséjour relança encore l'affaire en cour de Rome. C'est seulement en 1916 que la juridiction pontificale, établissant subitement le rapport entre cette misérable affaire de "trafic de messes" et l'histoire du "secret" de l'abbé Bigou en 1790, prononça son verdict. L'abbé Saunière était frappé d'une *suspens a divinis* à titre définitif aux motifs suivants : "révolte contre l'autorité religieuse" et "insubordination envers ses supérieurs".

Contre toute attente, cette condamnation marque un retour aux fastes. A la fin de 1916, une grande décision est prise par le curé de Rennes : il veut prêcher "une nouvelle religion" et "entreprendre une croisade dans le département". Il congédie le représentant de l'Ordre de Sion venu lui rendre visite. Il prétend qu'il n'a pas d'autres ordres à recevoir que ceux de Jean XXIII, le dernier descendant mérovingien. Il commence à réunir 8 000 000 de francs-or en billets de banque. La panique règne à l'Evêché de Carcassonne pendant que les prélats du Vatican s'émeuvent de cette situation. Le Prieuré de Sion accueille froidement l'affaire et les milieux politiques jugent en plein guerre cette manoeuvre indésirable.

L'abbé Saunière ne tient aucun compte des avertissements, et le 5 du mois de janvier, il signe des devis pour :

- le percement d'une route à travers la montagne en direction de Couiza pour y faire rouler l'automobile qu'il compte acheter ;

- l'adduction d'eau pour tous les habitants de la commune, en même temps que sera alimentée une piscine pour les "baptêmes de sa religion" ;

- la construction d'une chapelle de son innovation dans le village, et celle d'une tour de plus de 50 mètres de haut depuis laquelle il parlera à ses fidèles.

Douze jours plus tard, le 17 janvier, fête de Saint-Antoine l'Ermite, l'abbé Saunière, souffrant d'une cirrhose du foie, est frappé d'une congestion. Il est soigné par le docteur Paul Courrent qui couche même à la villa *Béthanie*. Le prêtre fait demander auprès de lui Jean XXIII le Mérovingien. Mais celui-ci ne se déplace pas. Entouré de la vénération ou la curiosité de ses paroissiens, il meurt le 22 janvier 1917. Son corps est exposé sur le chemin de ronde comme il l'avait demandé. En venant se recueillir devant la dépouille, chacun alors - on ne sait trop pourquoi - emporta un pompon rouge de la couverture qui protégeait le défunt.

Hauts prélats, grands initiés et hommes politiques poussent le même soupir de soulagement ; "*c'était le moindre mal*", dira l'un des assistants à cet enterrement. Et *Béthanie* ferma ses portes.

Depuis lors, par commandos, les dragons viennent renifler la piste du "curé révolté". Les uns portent la soutane, d'autres l'écusson d'une rose et d'une Croix sur leur chevalière. Quelques-uns enfin, des diplômés divers. Ils pillent la bibliothèque, subtilisent une bonne partie de la correspondance, arrachent des pages aux livres de comptes ; font main basse sur les timbres et brisent la plaque-écusson du presbytère qui avaient un message au dos. Bien que sa teneur soit connue, son interprétation est toujours un défi à la sagacité. Et quoi encore ? Sa pierre tombale au cimetière est brisée en trois.

Le nom de Bérenger Saunière est maudit et expulsé des mémoires. Marie laisse faire. De coquette, elle est devenue austère. On ne la verra plus quitter Rennes-le-Château, pas même pour aller à Couiza... Pourtant, les 8 000 000 de francs en billets de banque que lui a laissé l'abbé Saunière auraient pu lui permettre de vivre dans l'opulence jusqu'à la fin de ses jours, alors ? Elle se contenta de subsister en attendant la visite de ce fameux Jean XXIII, qui n'est jamais venu !

Vingt-huit années d'attente avec des millions dans un sac de voyage... pour aboutir à la catastrophe de 1945. Car le drame est là : afin de débusquer les fortunes suspectes qui s'étaient édifiées pendant l'Occupation, le gouvernement Bidault avait décrété l'échange de billets de banque. Marie se refuse à ne rien changer ; alors elle brûle dans son jardin près de 8 000 000 de francs de billets.

Désormais, elle est pauvre et sa seule fortune tient dans la tour *Magdala* et la villa *Béthanie* qu'elle négocie en viager auprès de M. Noël Corbu. Entre 1946 et 1952, la totalité des sommes versées s'élève à 950 000 anciens francs. Le 12 janvier 1952, Marie Dénarnaud est prise d'une attaque de paralysie qui lui enlève la parole. Se penchant sur elle, M. Noël Corbu voit les lèvres de Marie bouger. A-t-elle fait un effort pour révéler le secret du Razès et celui du trésor ? D'ailleurs le connaissait-elle ? Un prêtre de Carcassonne a révélé qu'il tenait de Marie ces trois mots : *Pain, Sel, Vase*. Il semble que tout se résumait ainsi et dans l'attente d'un "visiteur".

Légataire universel, M. Noël Corbu a transformé la villa *Béthanie* en hôtel-restaurant. Les visiteurs trouvent chez lui le meilleur accueil. Il observe d'un oeil attentif les nombreux chercheurs qui viennent à Rennes-le-Château chaque année pour creuser, piocher, fouiller, sans logique, ni méthode, sa propriété <sup>1</sup>

Le trésor du Razès ne fait donc aucun doute. On sait même son importance ; constitué en deux parts, l'une de 19 500 000 francs-or, et l'autre de 25 000 000 de gros objets et d'or brut. Malgré les nombreux pénitents qui goûtèrent à la manne, on croit de source bien autorisée qu'il reste encore quelques millions-or !

+  
+ +

Chacun se pose la même question : d'où provient ce mystérieux dépôt d'or ? Les ignorants répondent : la Reine Blanche de Castille. Les rares initiés savent bien que cette Blanche de Castille n'avait aucun droit sur le trésor du Razès, pas plus que le Saint Roi Louis, et que ni l'un ni l'autre ne pourrait parvenir à s'emparer de cette manne. Pourtant, il y a une part de vérité dans cette version car cette reine tenta bien une action pour s'emparer du *légendaire* trésor.

Pour l'origine du trésor, une tête répondait à cette question. Elle avait jadis été sculptée sur un menhir de Rennes-Les Bains, au lieu dit *Pla de la Coste* ou Cap des Bruyères. De nos jours, cette figure est désormais visible sur le mur du presbytère de la paroisse. Elle représente le Saint Roi Dagobert II d'Austrasie.

---

<sup>1</sup> M. Noël Corbu a conservé l'ancien domaine de l'abbé Saunière jusqu'en 1964. En novembre de cette année-là, il le céda à M. Henri Buthion, qui le conserva à son tour près de vingt-huit ans, jusqu'à la fin de l'année 1993. C'est le 30 décembre de cette date échéance, qu'il signa un acte de cession en faveur d'une S.C.I. représentée par M. Van der Sluis ( *Note de l'éditeur* ).

Ce trésor serait, d'une part, celui de ce roi ; d'autre part, celui de cette capitale du Razès : Rhedae ou Rennes à l'époque des Wisigoths. Donc 25 000 000 de francs-or constituent le trésor du roi Dagobert II, et 19 500 000 francs-or celui du trésor de Rennes. Le secret du Razès est lié à celui d'un trésor dont les Blanchefort étaient les gardiens. L'histoire est donnée par le décodage des "parchemins de l'église Sainte-Madeleine" avec une généalogie des descendants jusqu'au 11 juillet 1659. Une généalogie et une histoire complémentaire s'y trouvent de la main de l'abbé Bigou. Il y est ajouté des notes de l'abbé Hoffet qui nous donnent la descendance de François III, par son fils, Jean XXI, né le 28 juillet 1784, jusqu'à l'aube de la Grande Guerre.

+  
+ +

L'histoire du secret du Razès a déjà été rédigée par Henri Lobineau, en 1956. Nous la retraçons ci-après conforme au décodage intégral. On se demande encore de nos jours comment Adrien de Valois et l'abbé Pichon purent en avoir connaissance. Il est vrai que l'on peut aussi se poser la même question au sujet de Poussin et de Téniers ?

Fils de Dagobert 1er et de sa 3ème femme, Ragnetrude, Sigebert III devenait Roi d'Austrasie en 632. En 646, il épousait Immachilde qui lui donnait un an après une fille du nom de Blichilde. Ce n'est que tardivement que de cette union devait naître un fils : Dagobert II.

A la mort de Sigebert III, en 656, Dagobert II fut tondu et envoyé en exil en Irlande, par Grimoald, son maire du palais, qui convoitait le trône pour son propre fils. Elevé dans un monastère et marié en Irlande à Mathilde, petite nièce de Sainte Brigitte, il eut trois filles : Irmine, Bridjet et Ragnetrude. Veuf, il fut envoyé par Saint Wilfrid pour épouser dans le Razès wisigoth la filleule dont ce saint était le tuteur. Son nom était Gisèle. De cette deuxième union devait naître trois enfants : Rathilde, Adèle et Sigebert IV.

Grâce à Saint Wilfrid, Dagobert II retrouve son royaume. Fait roi d'Austrasie en 674, il prépare une guerre pour faire la conquête de l'Aquitaine. Au préalable, il fait transporter une grande partie de son trésor dans le Razès. Le Comté est alors l'apanage de sa femme. Bientôt, en 676, celle-ci meurt en mettant au monde Sigebert IV. Sur ces entrefaites, Pépin le Gros qui convoitait la couronne fait assassiner Dagobert II en 679. Le petit Sigebert IV est sauvé par sa soeur Irmine, et ramené en 681 à Rhedae par son grand-oncle Levis dit le *Bellison* (le guerrier). Sigebert IV est surnommé *Plant-Ard* (Rejeton Ardent) et deviendra à la mort de son grand-père, Béra II, le 3ème comte de Razès. Il échappera encore de justesse aux tentatives de Charles Martel pour le reprendre et le faire ... "roi".

Il ne sera jamais roi. Pourtant, c'est à lui que revenait légitimement la couronne d'Austrasie, ainsi que celle des Francs après la mort, en 755, de Childéric III, déposé par Pépin le Bref, qui usurpa le trône. L'invasion des Francs dans le Razès, puis des Sarrazins, firent de Sigebert IV, de Sigebert V, son fils, de Béra III, son petit-fils, des *princes-ermites* vivants dans les cavernes d'une colline près de Rhedae. Six étages de galeries et d'immenses salles existent toujours. Henri Lobineau déclara les avoir parcouru en 1920 avec le docteur Courrent. En tout, plus de 670 m d'une galerie inondée de 70 cm à 1,10 m d'eau. Nos trois *princes-ermites* furent également enterrés dans l'église Sainte-Madeleine de

Rhedæ. Une dalle fut posée en 771 sur leur sépulture commune. Il s'agit de la pierre dite "aux deux chevaux" commémorant la fuite de Sigebert IV en 681, le rejeton de la nouvelle souche.

Béra III dit *Trounko* (le Fort), marié à Olba, eut deux fils ; Guillemon dit *Braou* (Jeune taureau), marié deux fois ; Oliba, qui devint abbé d'Alet en 810.

Guillemin fut le 5ème comte de Razès. Il fit souche : Béra IV le *Bolo* (le Gros), marié avec Romille, 6ème comte de Razès, fondateur de l'abbaye d'Alet. Oba, une fille mariée avec Regnier de Gennes, enfants : Olivier et Aude. Oliba, qui par ses deux mariages donne la tige de Carcassonne, quatre fils : Arnulf, Louis, Oliba et Aclred.

Béra IV est le père d'Argila dit *Rocko* (le Dur), 7ème comte de Razès, marié à Reverga. Il est père d'une fille : Rataude, qui reçoit en dot par son mariage avec Alaric, le domaine de Blancafort, tige de la maison de Blancafort. C'est de cette lignée qu'est issu le fameux Bertrand de Blancafort, Grand-Maître de l'Ordre du Temple, ainsi que la marquise d'Hautpoul dont l'abbé Bigou reçut le "secret" le 17 janvier 1781, à Rennes-le-Château.

Béra V, 8ème comte de Razès, est fils d'Argila et à son tour père de deux enfants : Hilderic 1er, 9ème comte de Razès et de Rhedæ ; Bernard dit le *Pilu* (le Velu), 11ème comte de Razès.

Les rois carolingiens avaient tenté à diverses reprises de contrôler le Razès qui demeurait indépendant. Mais Sigebert VI dit *Ursus* ou l'Ours, 10ème comte de Razès, se proclame comte de Rhedæ et duc du Razès.

Les rois carolingiens avaient tenté à diverses reprises de contrôler le Razès qui demeurait indépendant. Mais Sigebert VI dit *Ursus* ou l'Ours, 10ème comte de Razès, se proclame comte de Rhedæ et duc du Razès. Il obtient de Charles II le *Chauve* une de ses filles, Rotilde la *Belle*, pour en faire sa femme. Puis, à la mort de Charles II, il prépare une conjuration avec Bernard de Gothie et Bernard d'Auvergne contre Louis II dit le *Bègue*, son beau-frère. Proclamé "roi Ursus", il trouve devant lui l'opposition de l'Eglise catholique car depuis Sigebert IV, tous les descendants sont ariens et ils ne pardonnent pas à la Papauté son interdiction "de prendre un roi en dehors de la branche carolingienne". Vaincu à Poitiers, en 881, Sigebert VI trouve refuge en Bretagne indépendante où il meurt en 884. Il est alors enterré dans un monastère à Redon. Tous ses biens du Razès sont perdus, mais son fils, Guillemon II, garde le titre fictif de *comte de Rhedæ et duc de Razès*.

Cette révolte mérovingienne étouffée sonne aussi le glas du règne des Carolingiens et elle sème le trouble dans la conscience des prélats.

Guillemon II, marié à Idoine avait trois enfants : Guillemon III, réfugié en Angleterre en 914, dit *Plant-Ard*, duc de Razès ; Béra dit le *Jeune*, tige de la branche anglaise des Planta. Enfin, une fille, Gemège, mariée en 894 avec Arnaud, comte de Poher. Du mariage de celle-ci naissait Wathuedoi qui épousait en 916 Havoire, la fille d'Alain III le Grand, tige qui devait donner Alain IV Barbe torte, devenu duc de Bretagne. Puis, Mélusine, qui épousa Raymondin de Poitiers (branche de Lusignan).

Guillemon III est mort en Angleterre en 936. On ne sait que peu de chose sur son fils Arnaud. Son petit-fils, Béra VI est devenu "Architecte" en Angleterre et dix de ses descendants exerceront cet "Art de bâtir". Le retour en Bretagne ne se fera qu'en 939. Les trois enfants de Béra VI sont : Sigebert VII, le premier qui porte le nom entier de *Plantard*, duc de Razès. Mort après son fils Arnaud dit *Amor* ou l'Amoureux, tige des Plant-Amor de Genève (Suisse), Et, enfin, Bernard, abbé.

Les enfants de Sigebert VII se présentent ainsi : Hugues 1er, qui épousa une jeune grecque, Anne, fille d'un armateur. De ce mariage, deux jumeaux : Jean 1er et Hugues (ce dernier mort jeune). Anne, veuve, retourne dans son pays où elle fonde un monastère avec l'aide de son fils Jean. Considérée comme une sainte, on la fêtait le 13 juin en dehors de l'Eglise. Les trois filles de Sigebert VII : Claudia, mariée à un Hautpoul ; Ides, qui fut religieuse en Grèce ; Agnès, mariée à Hugues II de Lusignan dit le Bien Aimé.

Jean 1er épousa Isabel, dont il eut deux fils : Jean II, marié à Anne et mort en 1054 ; Hugues dit *Long-Nez*, marié en 1009 à Agnès dit la Belle, fille d'Eustache, Sgr. de Jumièges. De cette union naquit un fils, Eustache, adopté par Ernicule, deuxième époux d'Agnès. Le premier époux, Hugues, ayant été assassiné en 1015. Cet Ernicule était comte de Boulogne. Eustache 1er hérita du titre et se maria avec Mahaut de Louvain, d'où descend Godefroy VI le *Preux* devenu roi de Jérusalem.

Le fils de Jean II, Jean III, eut de son mariage avec Béatrix, le 7ème enfant de Gozelon le *Grand*, duc de haute-Lorraine, quatre enfants : Hugues II dit *Beau Clerc*, Béatrix, Isabel et Pierre, Sgr. de Planta, lequel eut huit enfants.

Hugues II n'avait que deux enfants ; Jean IV, marié à Ermende (soeur d'Eudes Gouyon), et Béatrix, mariée à Eudes Gouyon. Le fils qui est né de cette union sera la tige des Gouyon-Matignon, qui furent au XVIIIème siècle les Princes de Monaco.

Des trois enfants de Jean IV, seul Pierre 1<sup>er</sup> est marié. Ses deux soeurs, Jeanne, étant morte à un an, et Isabel, devenue religieuse en 1109. Du mariage du fils de Pierre 1<sup>er</sup>, Jean V avec Marguerite Leufroy, soeur de Henry Leufroy et fille de Charles Leufroy, l'architecte de Gisors et aussi beau-frère de Robert de Belesme. Il n'y eut qu'un fils : Jean VI, lequel épousa en 1156 Idoine de Gisors. Union dont devait naître Pierre II, marié à Marguerite. Louis, marié à Guilete d'Eix ou d'Eyx (Bresse). Jean, abbé du Prieuré de Sion de 1220 à 1239.

Jean VII, fils de Pierre II, fit un premier mariage avec Richilde de Rueil en 1228. Il eut une fille, Marguerite, qui se maria avec Roncelin de Fos, chevalier de Provence. Il fit un second mariage en 1240 avec Elisende de Gisors dont il eut trois fils : Jean VIII, Robert, mort à Abbeville en 1309, et Pierre, moine à Saint-Denis de 1268 à 1311.

A l'époque de Jean VII, la reine Blanche de Castille tenta de s'emparer du trésor de Rhedæ, sur lequel elle prétendait avoir des droits.

Jean VIII marié à Isabel, en 1270, avait huit enfants : Richilde, Isabel, mariée en 1318 à Jean de Beaumarchais dont le petit-fils, Guillaume, fut marié en 1390 à Marguerite de Bourges ; Alice, Agnès, Jean IX, Gisèle, Louis, né en 1328. Il fut seigneur de Fénétrange et abbé du monastère de Gorze de 1360 à 1377. Pierre dit l'Ancien ou *Avitus*, mort en 1389 en Languedoc, il est dit aussi « Plantavitus ».

Du mariage de Jean IX avec Rosa ou Rosemonde de Guildet, on connaît deux fils (une fille serait morte jeune) : Jean X, né en 1338 et mort à l'âge de 11 ans ; Louis 1<sup>er</sup>, né en 1341 et marié en 1386, lequel n'eut qu'un fils, Jean XI, né en 1389 et mort en 1446.

Jean XI se maria deux fois. La première fois en 1411, mais cette union fut stérile ; la seconde fois, en 1428, et qui vit la naissance de Jean XII.

Jean XII, né en 1430, mort en 1501, avait laissé de son mariage contracté en 1458 trois enfants : Agnès, mariée à François de Montlezun, qui donna une fille, Marie ; Jean XIII dit le *boîteux* ; Isabel, marié à Philippe de Lizarazu, et qui vit la naissance d'un fils, Galiot de Liseras.

Jean XIII, né en 1460, mort entre 1546 et 1548, fut marié deux fois :

- A Perette Le Bourgoing dont il eut Anne, mariée à d'Igny, et un fils, Philippe, né en 1510 et marié en 1530 à Anne de Bressay ; Sophie, mariée à Henri de Bellancourt (souche : une fille, Marie, qui épousa Charles de Fresneau) ; Gisèle, mariée à Robert de Fesche, laquelle vit naître une fille, Charlotte qui épousa à son tour Jean de Boulan.

- A Marguerite de Biche de Cléry dont il eut : Jean XIV en 1514, puis deux jumeaux, Isabel et Hugues dit *Adès* ou bien encore *Plantades*, qui revint en Languedoc en 1533. Enfin, Louis réformé en 1556, émigré à Genève avec son cousin François Le Bourgoing.

Jean XIV avait épousé en 1546 la jeune Marie de Saint-Clair-sur-Epte. Elle fut mariée à Jean XIV par son tuteur Jacques, comte de Saint-Clair, qui avait dilapidé sa dot. Lorsque Jean XIV vint en Nivernais, en 1560, il est presque ruiné et il ne doit d'assurer son existence que par la bienveillance de son parent Le Bourgoing. Jean XIV eut un fils, Jean XV, et une fille, Isabel.

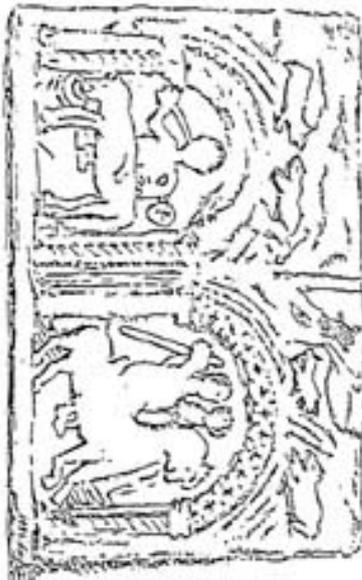
Après avoir été des architectes, les Plantard cultivèrent des vignes de Jérusalem à Saint-Jean le Blanc pour le Prieuré de Sion. Puis, à partir de 1560, partiellement ruinés, ils se réfugièrent en Nivernais. Enfin, Mazarin, dans le courant de juillet 1659, les dépouilla entièrement.

A cette date s'arrête le texte du premier manuscrit de Rennes-le-Château. Le second manuscrit a été fait par l'abbé Bigou vers 1790. Il donne une généalogie qui débute en 1548 et s'achève en 1789. Il énumère la filiation allant de Jean XV à Jean XXI (né le 28 juillet 1784, de François III et Benoîte Martin).

La généalogie suivante est faite par Henri Lobineau, de 1780 à 1915, c'est-à-dire de Jean XXI à Jean XXIII. Toutefois, il existerait un acte de 1871 où Pierre IV se désisterait lors de son mariage en faveur de son frère Charles 1<sup>er</sup>, né en 1841.

Tel est le secret du Razès, une généalogie et un trésor firent de l'abbé Bérenger Saunière un curé milliardaire.

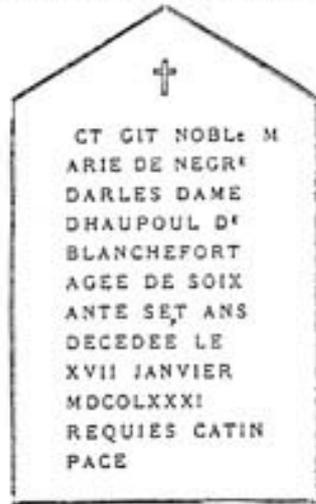
vieilles, petites et mal bâties : quelques-unes même, dont les propriétaires ont disparu, tombent en ruines.



Reproduction d'une Pierre tombale carolingienne découverte à Rennes-le-Château

Pierre tombale carolingienne (VII<sup>e</sup> siècle) découverte à Rennes-le-Château. Elle est gravée de deux scènes de la vie de Jésus-Christ. La scène supérieure représente le Christ assis sur un trône, entouré de ses disciples. La scène inférieure représente le Christ debout, tenant un livre, avec ses disciples à ses côtés. La pierre est gravée en creux et mesure environ 1,50 m de haut sur 0,80 m de large.

N° 1



Les deux villages de Rennes-le-Château et de Rennes-Ir-Hains ne sont reliés ensemble par aucune route carrossable ; de mauvais chemins servent plutôt à l'exploitation de quelques métrés que les seules voies que l'on puisse suivre. Nous engageant dans un de ces chemins, nous le suivrons jusqu'à la métairie dite « des jardières » pour nous jeter après à travers champs, car nous devons passer au « Me de la Côte » lieu où se trouve le « nidier tremblant ». Arrivés là, vingt-trois

N° 2

**PIERRES TOMBALES**

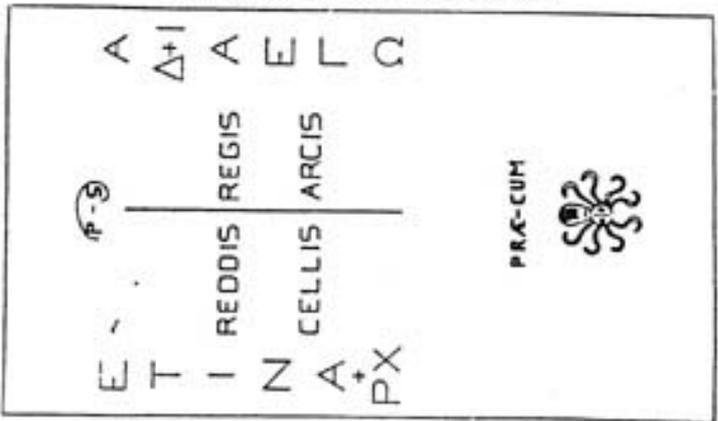
Reproduction d'après les archives de la Société scientifique de l'Aude, à Carcassonne, des trois « dalles » étranges de Rennes-le-Château.

**1ère** : celle de Sigebert IV, de Sigebert V et de Béra III, posée en 771 ;

**2ème et 3ème** :  
 - l'une levée, l'autre couchée, sont avec code.  
 La première dalle se trouvait dans l'église de Sainte-Madeleine, découverte en 1891 ;  
 - La deuxième dalle formait la tombe des femmes de Blanchefort, dans le cimetière, près du clocher de l'église.\*

N° 3

LA DEUXIÈME DALLE DE LA DAME DE NÈGRE D'HAUPOUL-BLANCHEFORT À RENNES-LE-CHÂTEAU (après le voyage du 23 Août 1988 à Rennes-le-Château, 1990)



- 199 -

Eugène Stublein

PIERRES GRAVÉES  
DU LANGUEDOC

- Planches de XVI à XXIII -



LIMOUX  
1884

## PIERRES GRAVÉES DU LANGUEDOC



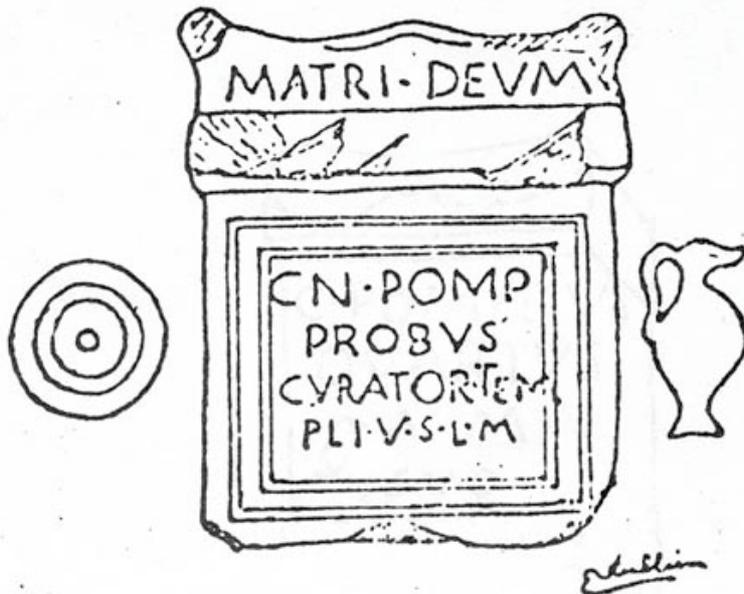
Le livre d'Eugène STUBLEIN, édition de Limoux 1884, étant devenu fort rare, et étant peut-être l'un des rares possesseurs à l'avoir dans sa bibliothèque, je me dois pour satisfaire les nombreuses demandes des chercheurs de faire la reproduction des planches de ce livre, n° XVI à XXIII sur les pays de RENNES-LES-BAINS, RENNES-LE-CHÂTEAU & ALET.

Avril 1962

Abbé Joseph COURTALY

Villarszel-du-Razès

Audo



0 m 53 H. - 0 m 305 L.

Cippe en marbre blanc dans l'Ancienne Cathédrale d'Alat, mutilé à la partie inférieure - Dépôt musée de Toulouse. Le nom gué est le même que celui de la pierre suivante (planche XVII) : CHEVS POMPEIVS du Temple d'ISIS

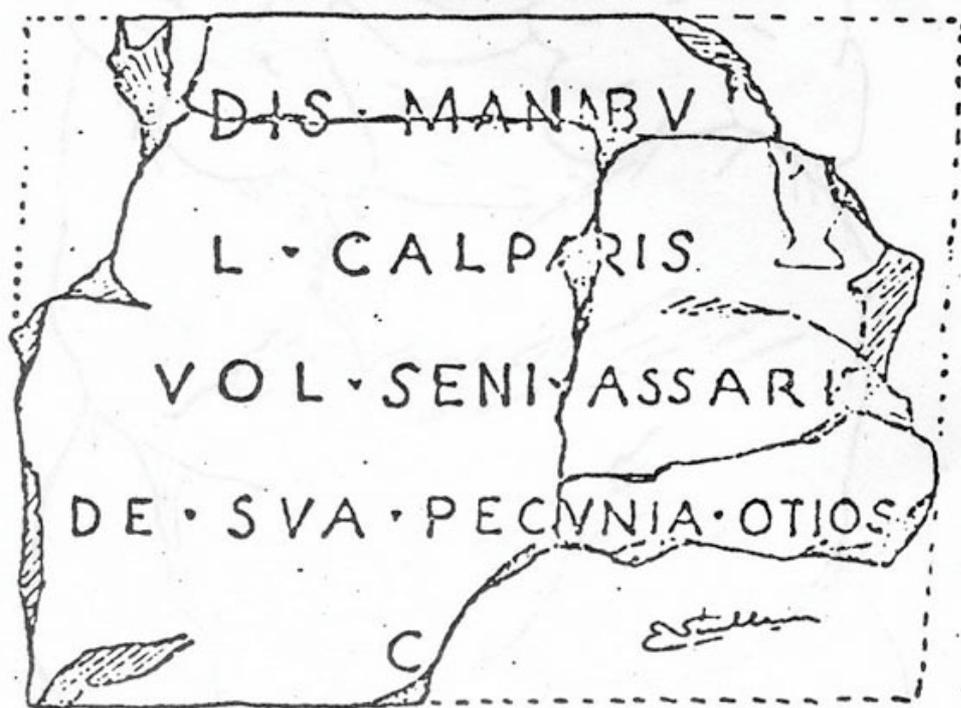
-XVI-



*p. 111*

0m 47 H - 0m 335 L.

pe en marbre blanc de l'Eglise de Rennes-les-Bains du temps de  
l'abbaye de Castel (avant 1633) Dépot musée de Perpignan  
sur la face opposée est représentée une branche de Laurier



0<sup>m</sup>32 H. - 0<sup>m</sup>39 L.

8 fragments de marbre blanc, découverte de la Croix du Cer  
Rennes-Les-Bains (Aude) dépôt chez M<sup>e</sup> Cailhol, à Alet.



- XIX -

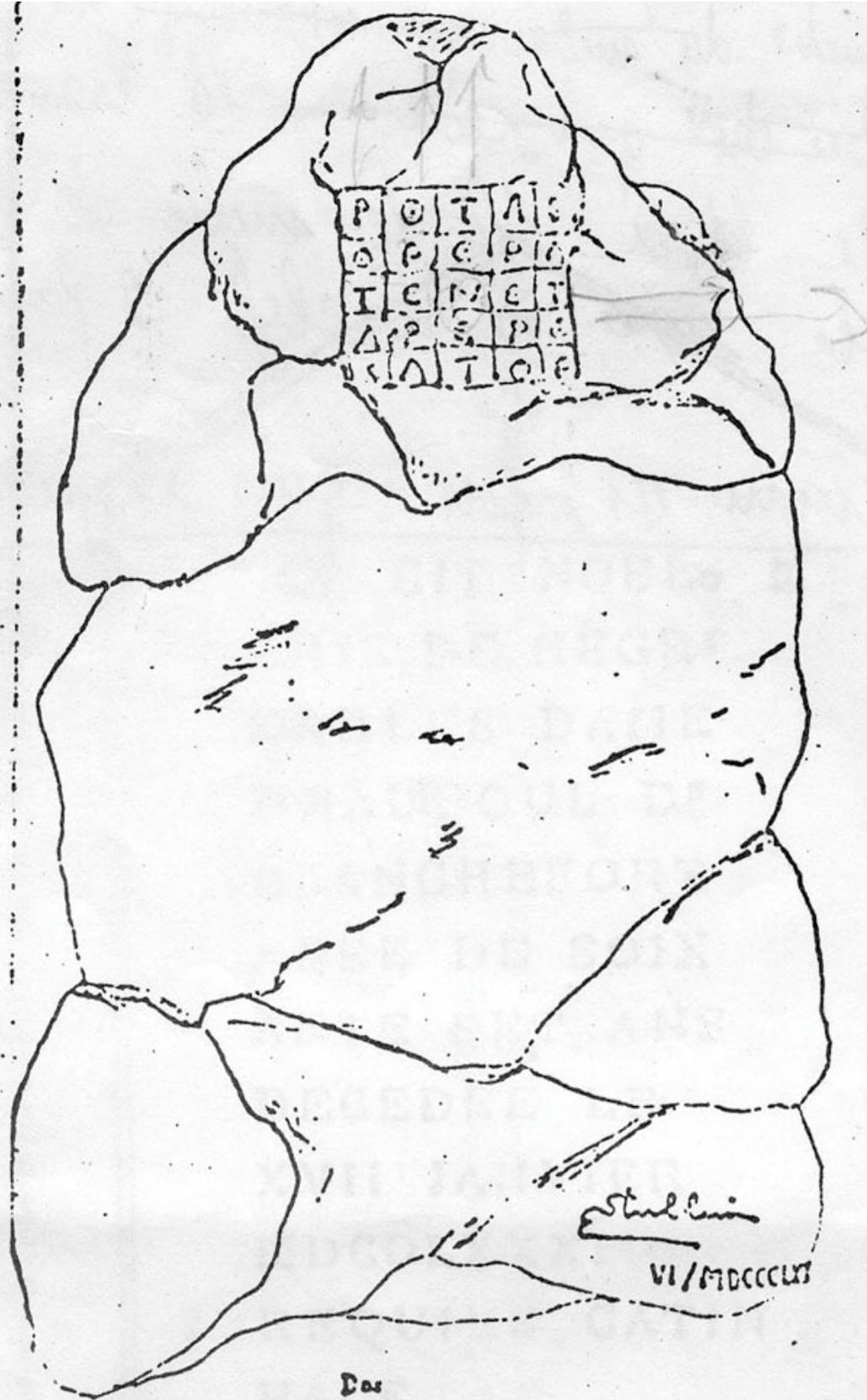
Face

- La Tête de Saint Dagobert - gravée en 700 ap. J.C.  
sur un miroir du Pla. de las Brujos. à Rennes-les-Bains (Aude)

Ces deux fils de Sigebert se partagèrent le partage fait par leur père. Sigebert de céda l'an 658. & Dagobert son fils d'Austrasie fut couronné à Metz, fils puîné de Clotaire, lequel mourut l'an 660. après avoir régné seize ans, le 27 de son âge. Il estoit foible de sens, & qui accroût le pouvoir des Maires.

DAGOBERT II. comte de Orléans fut déclaré Roy. Pepin Maire du Palais mourut l'an 714. après avoir gouverné l'Etat durant l'espace de 27. ans. Et Dagobert qui ne regnoit que de nom, mourut au si en même temps. Son fils fut nourry dans l'Abbaye de Oeren.

• Légende. Dagobert



- Gravure au dos de la tête de Saint Dagobert  
- 651 à 679 -



CU GIT NOBLE M  
ARIE DE NEGRE  
DARLES DAME  
DHAUPOUL DE  
BLANCHEFORT  
AGEE DE SOIX  
ANTE SET ANS  
DECEDEE LE  
XVII JANVIER  
MDCOLXXI  
REQUIES CATIN  
PACE

*Estille*

Dalle de grès, levée, au cimetière de Rennes-le-Château



Estimelin

Rennes-le-Château (Aude)  
- Année 771 -

- Dalle de la sepulture des Princes Sigebert IV - Sigebert V et Bérs III dans l'Eglise Ste Madeleine

+ L E S E R P E N T R O U G E +

NOTES SUR SAINT GERMAIN DES PRÈS ET SAINT SULPICE DE PARIS  
=====

par

PIERRE FEUGÈRE  
LOUIS SAINT-MAXENT  
GASTON DE KOKER

\*\*\*\*\*



Les exemplaires de cet ouvrage sont en vente à :

PONTOISE,  
chez PIERRE FEUGÈRE  
9, Rue des Cordelliers

ARGENTEUIL,  
chez L. SAINT-MAXENT  
53, Bd. Jean Allemano

ERMENT,  
chez G. DE KOKER  
118, R. de Sannois

-----  
PONTOISE -- 17 JANVIER 1967 -- 3 Fas



LE SERPENT ROUGE



NOTES SUR SAINT GERMAIN DES PRES ET SAINT SULPICE DE PARIS  
par PIERRE FEUGERE, LOUIS SAINT-MAXENT & GASTON DE KOKER

Avant de lire les lignes qui suivent,  
Au lecteur de daigner se souvenir qu'

" ...après un long sommeil, les mêmes hypothèses  
ressuscitent, sans doute nous reviennent-elles  
avec des vêtements neufs et plus riches, mais  
le fond reste le même et le masque nouveau  
dont elles s'affublent ne saurait tromper  
l'homme de science..."

Abbé Th. MOREUX  
Directeur de l'Observatoire  
de Bourges, page 10, du li-  
vre L'ALCHIMIE MODERNE.



... DÉCOUVRIR UNE A UNE  
LES SOIXANTE QUATRE PIÈRES...

FONTOISE - 17 JANVIER 1967 - 3 FRs

LE SERPENT ROUGE

NOTES SUR SAINT GERMAIN ET SAINT SULPICE DE PARIS

\*

Avant-Propos



Comme ils sont éparpillés les manuscrits de cet Ami, grand voyageur de l'inconnu, ils me sont parvenus séparément, pourtant ils forment un tout pour celui qui sait que les couleurs de l'arc-en-ciel donnent l'unité blanche, ou pour l'Artiste qui sous son pinceau, fait des six teintes de sa palette magique, jaillir le noir.



Cet Ami, comment vous le présenter ? Son nom demeura un mystère, mais son nombre est celui d'un sceau célèbre. Comment vous le décrire ? Peut-être comme le nautonnier de l'arche impérissable, impassible comme une colonne sur son roc blanc, scrutant vers le midi, au-delà du roc noir.



Dans mon pèlerinage éprouvant, je tentais de me frayer à l'épée une voie à travers la végétation inextricable des bois, je voulais parvenir à la demeure de la BELLE endormie en qui certains poètes voient la REINE d'un royaume disparu. Au désespoir de retrouver le chemin, les parchemins de cet Ami furent pour moi le fil d'Ariane.



Grâce à lui, désormais à pas mesurés et d'un oeil sur, je puis découvrir les soixante-quatre pierres dispersées du cube parfait que les Frères de la BELLE du bois noir échappant à la poursuite des usurpateurs, avaient semées en route quant ils s'enfuirent du Fort blanc.



Rassembler les pierres éparses, œuvrer de l'équerre et du compas pour les remettre en ordre régulier, chercher la ligne du méridien en allant de l'Orient à l'Occident, puis regardant du Midi au

Nord, enfin en tous sens pour obtenir la solution cherchée, faisant station devant les quatorze pierres marquées d'une croix. Le cercle étant l'anneau et couronne, et lui le diadème de cette REINE du Castel



Les dalles du pavé mosaïque du lieu sacré pouvaient-être alternativement blanches ou noires, et JESUS, comme ASMODOE observer leurs alignements, ma vue semblait incapable de voir le sommet où demeurerait cachée la merveilleuse endormie. N'étant pas HERCULE à la puissance magique, comment déchiffrer les mystérieux symboles gravés par les observateurs du passé. Dans le sanctuaire pourtant le bénitier, fontaine d'amour des croyants redonne mémoire de ces mots : PAR CE SIGNE TU LE VAINCRAS.



De celle que je désirais libérer, montaient vers moi les effluves du parfum qui imprégnèrent le sépulcre. Jadis les uns l'avaient nommée : ISIS, reine des sources bienfaisantes, VENEZ A MOI VOUS TOUS QUI SOUFFREZ ET QUI ETES ACCABLES ET JE VOUS SOULAGERAI, d'autres : MADELEINE, au célèbre vase plein d'un baume guérisseur. Les initiés savent son nom véritable : NOTRE DAME DES CROSS.



J'étais comme les bergers du célèbre peintre POUSSIN, perplexe devant l'épigramme : "ET IN ARCADIA EGO...". La voix du sang allait-elle me rendre l'image d'un passé ancestral. Oui, l'éclair du génie traversa ma pensée. Je revoyais, je comprenais ! Je savais maintenant ce secret fabuleux. Et merveille, lors des sauts des quatre cavaliers, les sabots d'un cheval avaient laissé quatre empreintes sur la pierre, voilà le signe que DELACROIX avait donné dans l'un des trois tableaux de la chapelle des Anges. Voilà la septième sentence qu'une main avait tracée : RETIRE MOI DE LA BOUE, QUE JE N'Y RESTE PAS ENFONCE. Deux fois IS, embaumuseuse et embaumée, vase miracle de l'éternelle Dame Blanche des Légendes.



Commencé dans les ténèbres, mon voyage ne pouvait s'achever qu'en Lumière. A la fenêtre de la maison ruinée, je contemplais à travers les arbres dépouillés par l'automne le sommet de la montagne. La croix de crête se détachait sous le soleil du midi, elle était la quatorzième et la plus grande de toutes avec ses 35 centimètres ! Me voici donc à mon tour cavalier sur le coursier divin chevauchant l'abîme.



Vision céleste pour celui qui se souvient des quatre œuvres de Em. SIGNOL autour de la ligne du Méridien, au choeur même du sanctuaire d'où rayonne cette source d'amour des uns pour les autres, je pivote sur moi-même passant du regard la rose du P à celle de l'S, puis de l'S au P ... et la spirale dans mon esprit devenant comme un poulpe monstrueux expulsant son encre, les ténèbres absorbent la lumière, j'ai le vertige et je porte ma main à ma bouche mordant instinctivement ma paume, peut-être comme OLIER dans son cerceuil. Malédiction, je comprends la vérité, IL EST PASSE, mais lui aussi en faisant LE BIEN, ainsi que ~~XXXXXXXX~~ CELUI de la tombe fleurie. Mais combien ont saccagé la MAISON, ne laissant que des cadavres embaumés et nombres de métaux qu'ils n'avaient pu emporter. Quel étrange mystère recèle le nouveau temple de SALOMON édifié par les enfants de Saint VINCENT.



Maudissant les profanateurs dans leurs cendres et ceux qui vivent sur leurs traces, sortant de l'abîme où j'étais plongé en accomplissant le geste d'horreur : " Voici la preuve que du socle de SALOMON je connais le secret, que ~~XXXXXXXX~~ de cette REINE j'ai visité les demeures cachées. " A ceci, Ami Lecteur, garde toi d'ajouter ou de retrancher un iota ... médite, Médite encore, le vil plomb de mon écrit ~~peux~~ contient peut-être l'or le plus pur.



Revenant alors à la blanche coline, le ciel ayant ouvert ses vannes, il me sembla près de moi sentir une présence, les pieds dans l'eau comme celui qui vient de recevoir la marque du baptême, me retournant vers l'est, face à moi je vis déroulant sans fin ses anneaux, l'énorme SERPENT ROUGE cité dans les parchemins, salée et amère, l'énorme bête déchainée devint au pied de ce mont blanc, rouge de colère.



Mon émotion fut grande, "RETIRE MOI DE LA BOUE" disais-je, et mon réveil fut immédiat. J'ai omis de vous dire en effet que c'était un songe que j'avais fait ce 17 JANVIER, fête de Saint SULPICE. Par la suite mon trouble persistant, j'ai voulu après réflexions d'usage vous le relater en conte de PERRAULT. Voici donc Ami Lecteur, dans les pages qui suivent le résultat d'un rêve m'ayant bercé dans le monde de l'étrange à l'inconnu. A celui qui PASSE de FAIRE LE BIEN !

Octobre 1966  
l'Auteur,  
LOUIS SAINT-MAXENT



Le petit territoire dont je dois dépeindre les aspects successifs et raconter l'histoire est situé sur le bord de la Seine, entre la rue Lamartine et la rue Guénégaud; l'église Saint-Germain des Prés, qui étend sur lui l'ombre de sa vieille tour carlovingienne, lui sert de limite au midi.



Il y a dix-huit cents ans, à l'époque de la domination romaine, on ne voyait guère sur

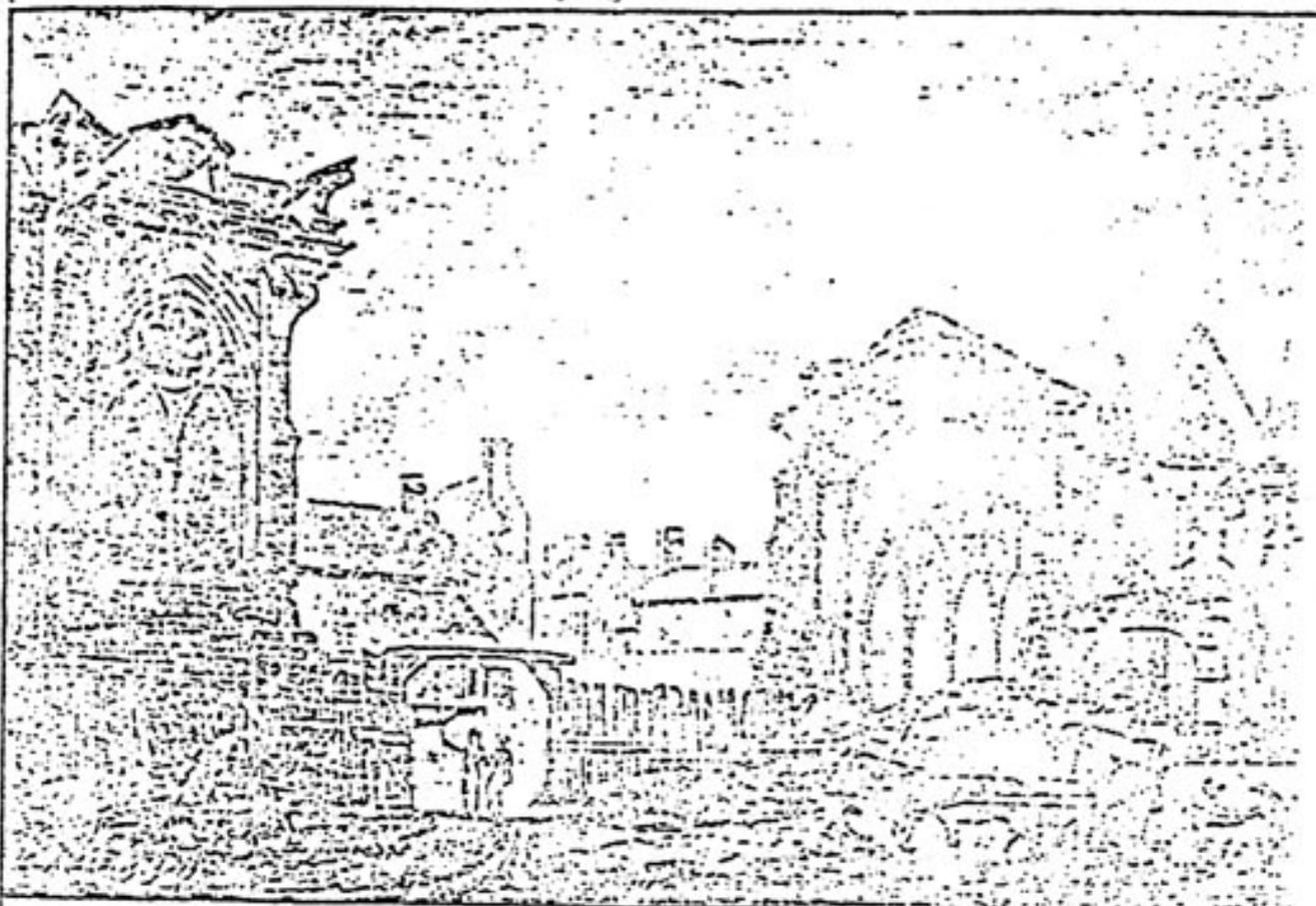
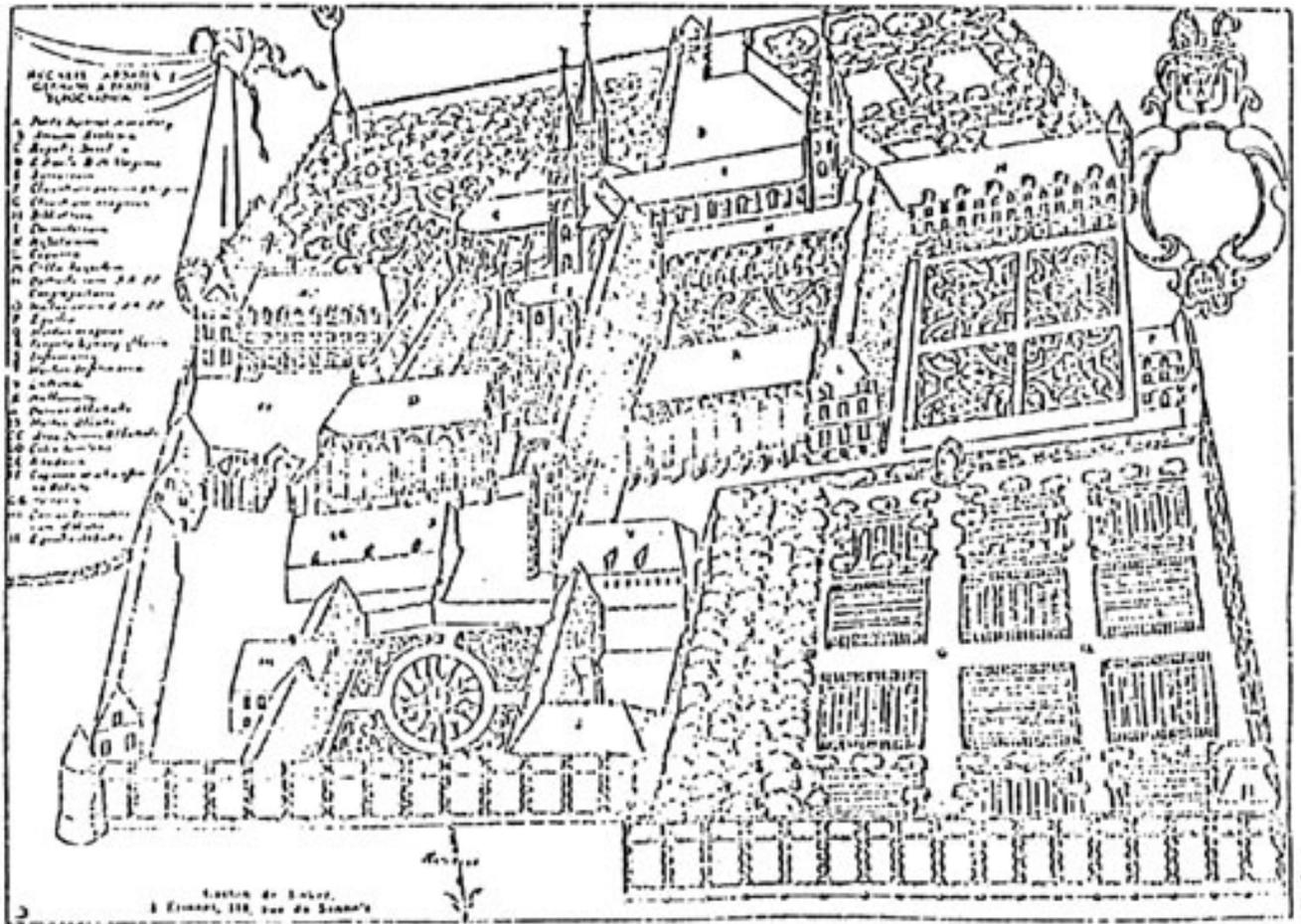


Fig. 2. — Dessin de l'extérieur et du chœur de l'église de Saint-Germain des Prés, en 172. — d'après une gravure de Poncey.

Le 11 janvier au VII, écrit Alex. Lenoir, on découvrit un tombeau:



« Au côté droit du chœur, on a trouvé une canne de bois, que l'on croit être de coudrier, d'environ six pieds de longueur, surmontée d'une petite traverse d'ivoire formant la queue, ouvrage à jour dont la sculpture peut remonter au huitième ou neuvième siècle. Cette espèce de tau était fixé sur le bois par une base de cuivre du même travail. »



la rive gauche de la Seine que des prés, des jardins où se dressait un temple d'Isis. Puis, parcourant le versant du mont Lutetius et s'étendant au loin dans la plaine, s'allongeaient de belles routes empierrées, qui se dirigeaient vers Grenelle, vers Sèvres et vers Yaugirard.

Sous les premiers rois mérovingiens, l'aspect de ce territoire resta à peu près le même. Cependant, le camp romain a disparu; sur les ruines du temple de Diane, Clovis fonda la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui va bientôt s'appeler Sainto-Generviève, et le palais des Thermes est devenu la résidence des chefs francs, successeurs des Césars. Childebert et sa femme Ultrogotise semblent surtout avoir affectionné cette demeure et ses magnifiques jardins, où ils prenaient, dit-on, plaisir à cultiver des arbres fruitiers plantés de leurs mains. Saint Germain, évêque de Paris, les décida pourtant à en aliéner une partie, et vers 530, la basilique de Saint-Vincent et Sainte-Croix, fondée par Childebert, s'éleva à l'angle occidental des jardins du palais des Thermes, sur l'emplacement qu'avait occupé le temple d'Isis.

Le désir de plaire à saint Germain ne fut pas le seul mobile du roi. Grégoire de Tours raconte que les habitants de Saragosse, assiégés en 512 par Childebert, recoururent à un singulier moyen pour se défendre. Ils se revêtirent de cilices, et firent plusieurs fois le tour de la ville, en chantant des cantiques et en portant devant eux la tunique du bienheureux saint Vincent. Childebert, frappé d'étonnement, entra en pourparlers, ajouta Aimoin, obtint la précieuse tunique, et à ce prix envoya son armée, avec laquelle il alla ravager une autre partie de l'Espagne. Le nouveau temple fut destiné à abriter la relique sacrée, et dédié à saint Vincent; il reçut aussi le nom de Sainte-Croix, en souvenir, dit-on, d'une croix d'or que le roi avait également apportée et qui passait pour avoir appartenu à Salomon.

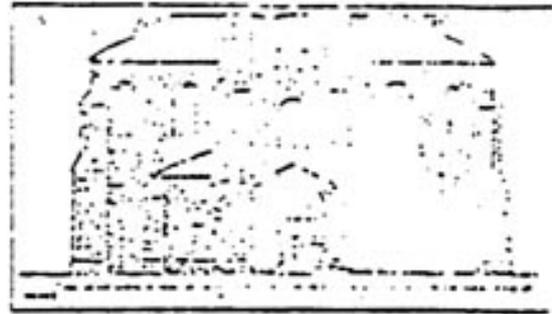


Fig. C — Façade occidentale de l'église, restituée par M. A. Lenoir.

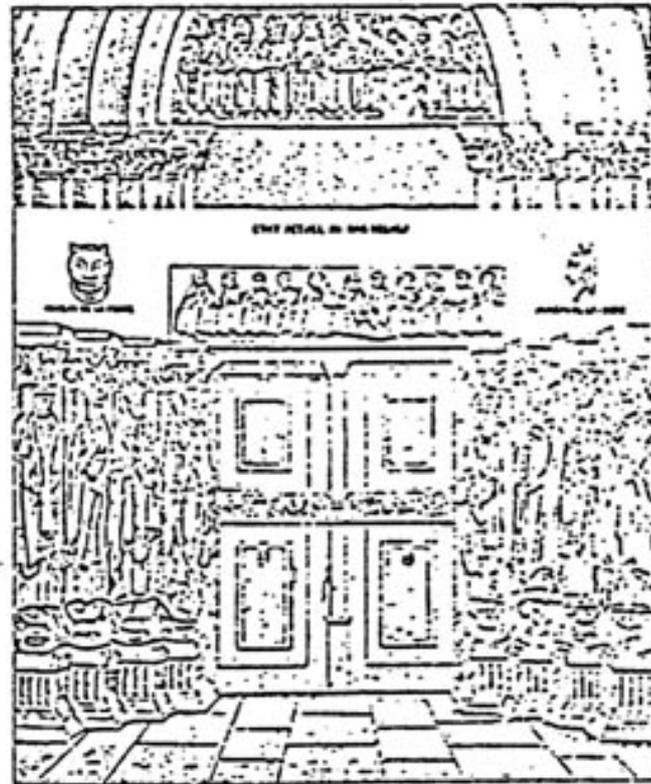


Fig. D — Ancien grand portail de l'église Saint-Germain des Prés, d'après un dessin reproduit par M. Albert Lenoir.



Quatre cents  
Sous deux centos.

Milan, le 7 mai 1939.  
EMMA CALVET

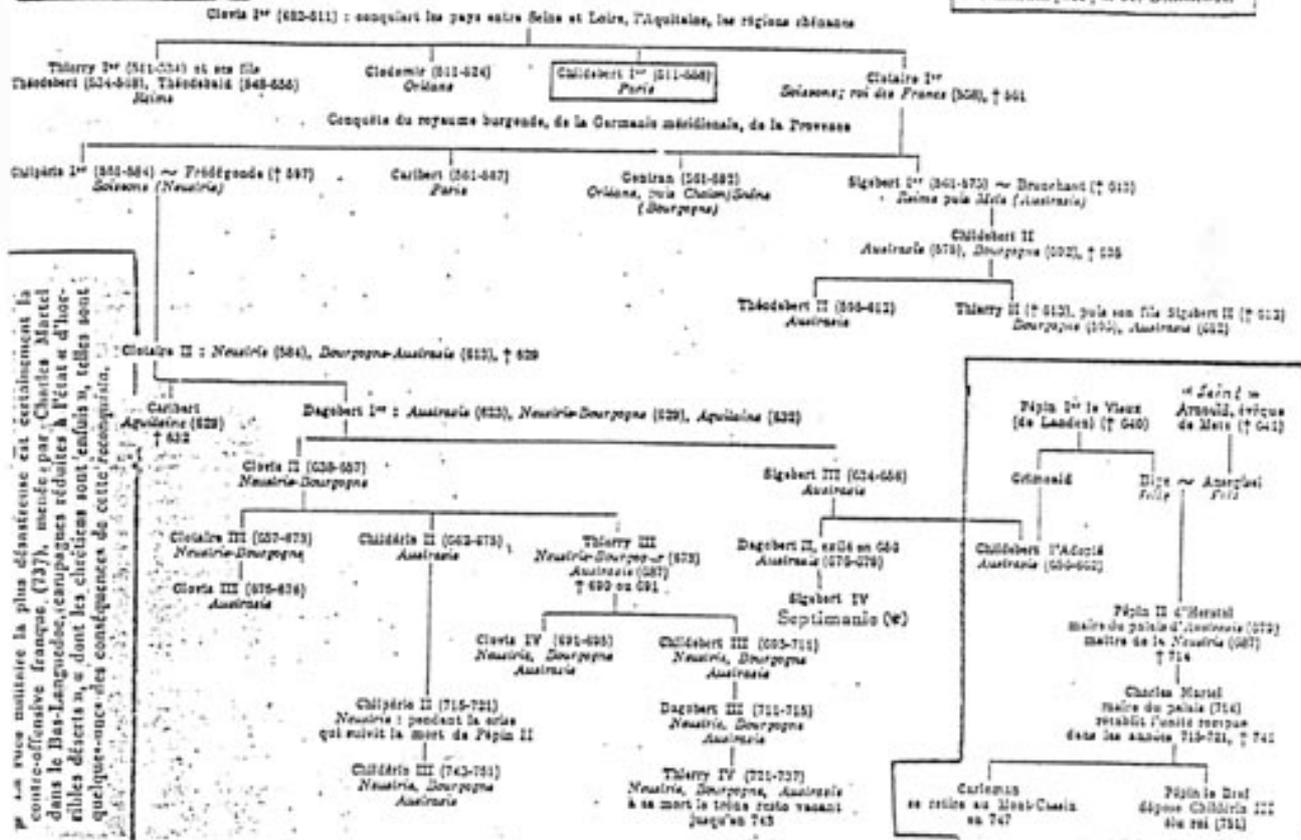


L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

TABLEAU DYNASTIQUE

reconstitué par M. Goussier.

La Gaule vers 511



La crise mérovingienne la plus dévastatrice est certainement la contre-offensive franque (737), menée par Charles Martel dans le Bas-Languedoc, campagnes réduites à l'état de désertilles déserts, et dont les conséquences sont terribles, telles sont quelques-unes des conséquences de cette reconquête.



\* Il est vrai que, les princes et les peuples méridionaux étaient naturellement tolérants, ils accueillirent depuis longtemps les Juifs, qui eurent une de leurs grandes écoles à Lunel

Les quatre statues qui sont aux premiers piliers du chœur, les quatre tribunes dorées, la magnifique balustrade de marbre du sanctuaire, & toutes les autres parties de cette église méritent votre attention.

S. Sulpice

1757

nom, et, en 751, le corps du pèlerin, enfermé dans un cercueil de pierre, fut transféré dans la partie orientale de la basilique, derrière l'autel de Sainte-Geneviève.

Childebert et Ultrogotus y reposaient déjà. Il en fut de même de leurs successeurs Charibert, Gondebaud et Sigismond, Clotaire II et Ingobaud, Clotaire II et Chilpéric, etc., etc.; car l'église Saint-Germain servit de lieu de sépulture aux Mérovingiens.

Childebert avait richement doté la basilique. Outre l'immense île d'Isère ou d'Issy, qui s'étendait à l'ouest de Paris jusqu'au delà de Meudon, il lui avait donné le droit exclusif de pêche dans la Seine et un chemin de dix-huit pieds de large sur chacune de ses rives, depuis le Petit-Pont jusqu'à Sèvres. Des prés, des vignes, l'oratoire de Saint-Andréol que remplaça l'église Saint-André des Arts, etc., etc.

Porte Feuz



LAUSOINE DE M. LANGUET DE GERGY  
Curé de St. Sulpice.

Par Michel Ange Slodtz Sculpteur du Roy.  
1757.

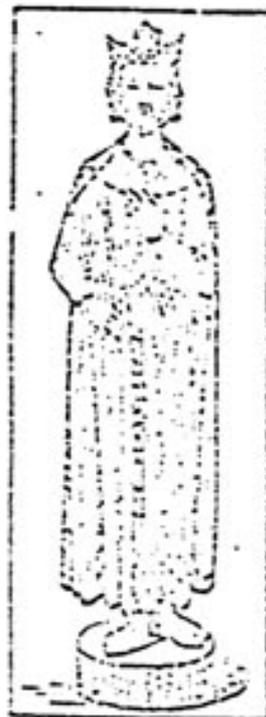
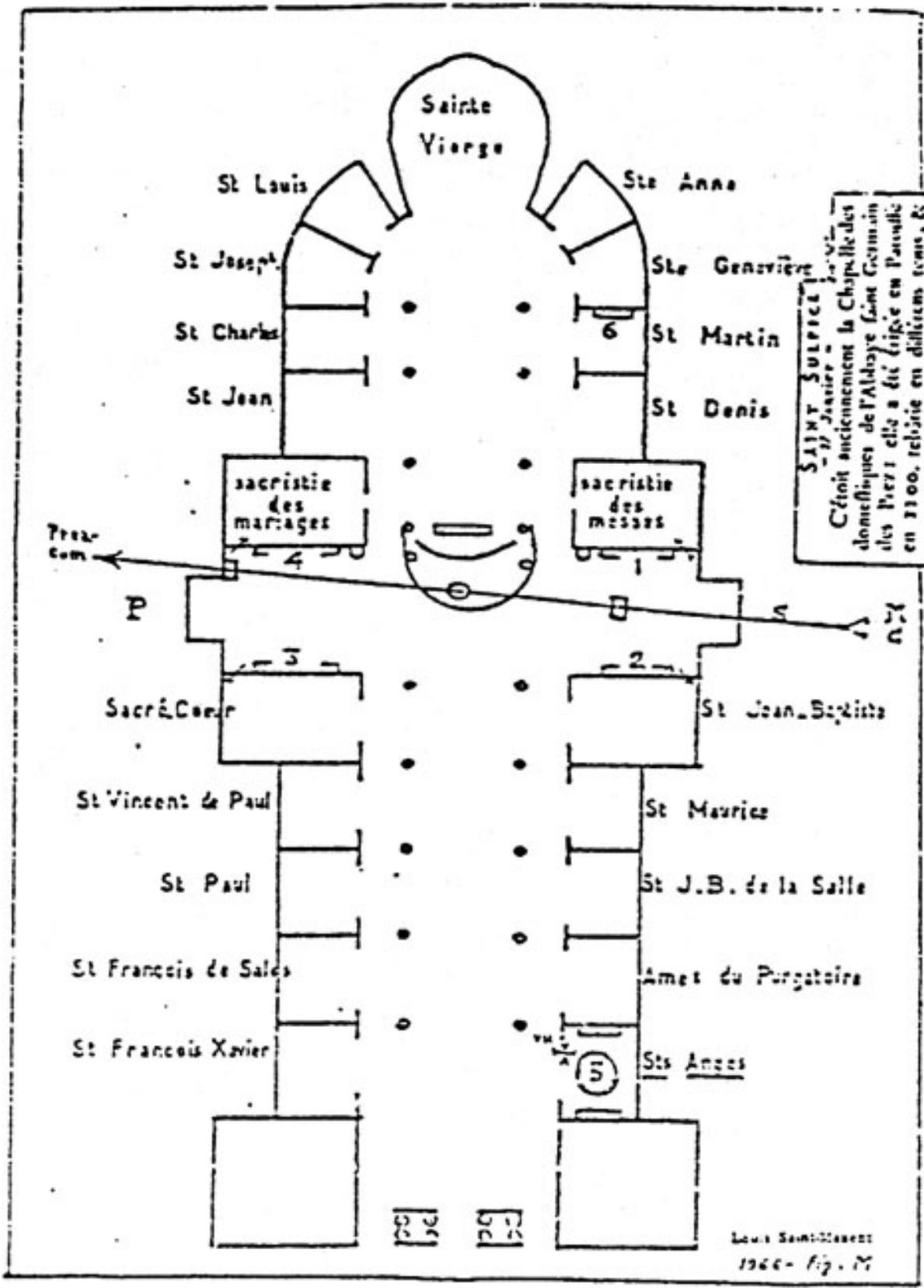


Fig. 11. — Childebert, Duc de Bourgogne, d'après son tombeau de l'église de Saint-Germain des Prés, d'après le dessin de l'abbé de la Ferté, et gravé par M. de la Ferté.



SAINT SULPICE  
 -17 Janvier-  
 C'était anciennement la Chapelle des  
 domestiques de l'Abbaye Saint Germain  
 des Pres; elle a été élevée en Paroisse  
 en 1700, reliée en différents temps, et  
 notamment entrepris tout à neuf en  
 1641, mais étant trouvée trop petite, on  
 recommença en 1651, ce grand édifice.

Louis Saint-Denis  
 1900 - fig. 17



HC

Fig. 76 — Le faubourg Saint-Germain en 1813, fac-simile du plan de Mathieu Mérian.

© 1913 by the University of Chicago Press

ANTOINE L'ERMITE — P s P —

UN TRÉSOR MÉROVINGIEN

A . . . . .

RENNES — LE — CHATEAU . . . . .

x  
o  
x

No 17

o

PUBLICATION de l' ALPINA



VIÉ

1961 — ANVERS

8 Lig  
9537

ANTOINE L'ERMITE — P. P. —

# UN TRÉSOR MÉROVINGIEN

A . . . . .

RENNES — LE-CHATEAU . . . . .

PUBLICATION N° 17 ALPINA

JANVIER A 1931

X O X  
X X

No 17

O

Historique est le trésor de Rennes-le-Château, petit bourg de France dans les monts des Corbières, à soixante kilomètres au sud de Carcassonne.

Son église et ses quelques maisons sont perchées sur un piton rocheux auquel on accède par une rampe sévère de cinq mauvais kilomètres.

Il a presque fallu un miracle pour qu'un trésor soit

caché en ce bout de monde où les autos ne grimpent qu'à grand-peine, sans guère pouvoir se croiser en cours de route.

Pourtant, il y a un trésor à Rennes-le-Château, un authentique trésor puisqu'il fut trouvé il y a un demi-siècle par le curé Béranger Saunière, qui après l'avoir entamé — oh, à peine sans doute —, le légua à sa servante-maîtresse, la jolie Marie Denarnaud, laquelle le légua à son tour à M. Noël Corbu.

Mais l'héritage de Marie Denarnaud fut incomplet puisqu'elle mourut sans avoir eu le temps de révéler la cachette.

Depuis, M. Corbu détecte, pioche, creuse, sonde, dans l'espoir de mettre à jour les pièces d'or, d'argent, les bijoux et les pierres précieuses du trésor évalué à huit milliards, et que des historiens sérieux pensent être le trésor de la France du XIII<sup>e</sup> siècle.

— Jadis, il y a sept cents ans, dit Noël Corbu, il y avait à Rennes une ville de trois mille âmes et une ceinture de remparts dont on retrouve encore des ruines.

« En cherchant le trésor j'ai découvert des monnaies anciennes, des poteries, des armes et les squelettes qui équipent mon petit musée.

« Selon des historiens de Carcassonne, la genèse du trésor remonterait à février 1250. A cette date, la révolte des pastoureaux déclenchée dans le Nord de la France par le mystérieux « Maître de la Hongrie », battait son plein et la vague des serfs et des gueux déferlait vers le midi.

« Blanche de Castille, régente de France, vint à Rennes-le-Château — que l'on appelait alors Rhedae — pour y mettre à l'abri, dans la puissante citadelle, le trésor de la France que menaçaient à la fois les pastoureaux et les sourdes cabales de la noblesse. Notez en passant, que la citadelle de Rhedae passait pour imprenable et se situait sur la route d'Espagne, où

Blanche de Castille savait pouvoir trouver refuge en cas de danger.

« Elle fit déposer le trésor dans la salle souterraine du donjon. Du moins on le pense.

« Certes, on s'explique mal que le trésor soit demeuré intact si longtemps, surtout durant l'année 1251 au cours de laquelle saint Louis aurait eu tant besoin de subsides que ne pouvait lui envoyer sa mère. »

Bref, M. Corbu pense que ce trésor constituait une réserve où l'on ne devait puiser qu'en cas de péril urgent.

Blanche de Castille mourut en 1252 après avoir révélé le secret à saint Louis qui le confia à son fils Philippe le Hardi.

Ce dernier mourut à Perpignan sans avoir eu le temps de dire à Philippe le Bel le secret de Rhedae.

En 1645, on reconstruit Rhedae qui devient Rennes-le-Château; l'antique forteresse, légèrement déplacée, s'élevait à l'emplacement de l'actuelle propriété de M. Corbu.

C'est alors que commence la véritable histoire du trésor perdu et trouvé.

Trouvé d'abord au xvii<sup>e</sup> siècle par un berger du nom d'Ignace Paris, qui ayant égaré une de ses brebis, l'entendit bêler au fond d'une crevasse où il descendit.

Mais la brebis, apeurée par l'irruption du berger, s'enfuit par une galerie.

Toujours à sa poursuite, Ignace Paris déboucha dans une crypte « remplie de squelettes et de coffres », les uns effrayants, les autres au contraire pleins d'attraits.

Il remplit ses poches de pièces d'or, s'enfuit épouvanté après coup, et rentra chez lui.

Sa subite fortune fut vite sue de tout le village, mais Ignace eut la maladresse de ne pas vouloir en révéler l'origine, et accusé de vol il fut tué sans avoir pu divulguer le secret de la crypte.

Y eut-il éboulement à l'entrée du souterrain? On ne sait, mais jusqu'en 1892 il ne fut plus question du trésor dont les parents du berger ne devaient pas connaître l'emplacement.

Un événement fortuit à cette époque fit entrer en jeu le curé Béranger Saunière.

Il avait obtenu la cure de Rennes en 1885, et fut tout de suite adopté par la famille Denarnaud dont la fille Marie avait dix-huit ans et travaillait comme chapelière au bourg d'Espéranza.

Les Denarnaud logés à l'étroit ne tardèrent pas à venir habiter la cure.

En 1892, le curé Béranger jouissait de l'estime certaine de ses paroissiens, tant par son zèle que par sa bonne humeur.

C'est à cette époque qu'il obtint un crédit municipal de deux mille quatre cents francs pour refaire le maître-autel wisigothique et la toiture de son église.

Le maçon Babou de Couiza se mit au travail et un matin à neuf heures, il appela le curé pour lui montrer dans un des piliers de l'autel quatre ou cinq rouleaux de bois, creux et fermés à la cire.

— Je ne sais pas ce que c'est! dit-il.

Le curé ouvrit l'un des rouleaux et extirpa un parchemin écrit, pense-t-on, en vieux français mêlé de latin, où l'on pouvait à première vue discerner des passages de l'Évangile.

— Bah, dit-il au maçon, ce sont de vieilles pape-rasses qui datent de la Révolution. Ça n'a aucune valeur!

Babou à midi alla déjeuner à l'auberge, mais une pensée le tracassait, si bien qu'il en fit part autour de lui. Le maire vint aux renseignements; le curé lui montra un parchemin auquel le brave homme ne comprit goutte et l'affaire en resta là.

Pas tout à fait cependant, car Béranger Saunière prit sur lui d'arrêter les travaux de l'église.

et la crypte au trésor où jadis le berger Paris avait abouti.

« Les pièces d'or, les bijoux, les vaisselles précieuses sont là, ternies par une épaisse couche de poussière, mais intactes.

« Ils arrêtent un plan : le curé ira en Espagne, en Belgique, en Suisse, en Allemagne changer les pièces, et il expédiera l'argent par la poste, à Couiza au nom de Marie Denarnaud.

« C'est ce qu'ils firent non sans danger et difficulté pour rapatrier les capitaux.

« Quoi qu'il en soit, en 1893, le curé Saunière est riche, très riche... tellement, qu'à ses frais il commande toutes les réfections de la toiture et de l'église qu'il embellit de façon somptueuse.

« Il fait réparer le presbytère, construire le mur d'enceinte du cimetière, édifier un kiosque dans un splendide jardin à rocailles et à jets d'eau.

« De plus, il achète de beaux meubles, des robes de grand prix pour Marie; il fait venir son rhum de la Jamaïque, des singes de l'Afrique, il engraisse ses canards de basse-cour avec des biscuits à la cuillère — pour qu'ils aient la chère plus fine, — élève des chiens d'agrément...

« Bref, c'est la grande vie à Rennes-le-Château où l'on tient table ouverte — et quelle table! — pour toute la gentry des alentours.

« Le curé achète des terrains, des maisons, mais au nom de Marie Denarnaud, et la jolie brunette aux yeux malicieux, à la taille fine, devient une véritable châtelaine.

« Quand il est en déplacement, le curé lui écrit :  
« Ma petite Marinette, que deviennent nos bêtes? Fais une caresse à Faust et à Pomponnet [les chiens], bonne santé aux lapins. Adieu Marie. Ton Béranger... »

« A vrai dire, d'autres belles partagent aussi le cœur du nouveau milliardaire. On a avancé les noms d'Emma

Calvet, de la belle comtesse de B. et de bien d'autres!

« Car cette fortune subite a tourné la tête du prêtre et l'a fait sombrer dans la mégalomanie; il rêve de construire un château! Mais, prudent malgré tout, il a soin de détruire les indications qui l'ont mené à la crypte; dans le cimetière, il gratte les inscriptions de la dalle funéraire de la comtesse, et met les parchemins dans la salle aux trésors.

« Le maire vient lui faire des reproches au sujet de la tombe saccagée et des richesses dont il dispose, mais le curé rit de ses craintes, lui parle de l'héritage d'un oncle d'Amérique et lui donne cinq mille francs en or.

« Le maire reviendra souvent à la charge... pour le même prix!

« Mgr Billard, évêque de Carcassonne, s'inquiète lui aussi du comportement de son prêtre, mais là encore, avec de l'argent, de bons vins et de la bonne chère les difficultés sont aplanies.

« En 1897, Béranger Saunière fait commencer la construction de la villa *Béthania*, avec ses remparts et la tour qui coûteront la bagatelle d'un million-or; pour avoir des fleurs à belle année il fait édifier une serre sur le chemin de ronde.

« Le successeur de Mgr Billard, Mgr de Beauséjour vient jouer les trouble-fête : il demande des explications à Béranger, le convoque en Cour de Rome et finalement prononce contre lui l'interdiction.

« Un nouveau curé est nommé à Rennes-le-Château, mais Saunière n'en a cure, et dans la chapelle de sa villa continue à dire sa messe qui rassemble d'ailleurs la quasi-totalité des paroissiens si bien que le nouveau venu écœuré prend le parti de ne plus faire le rude chemin Couiza-Rennes.

« Il prépare aussi un nouveau plan d'embellissement : il veut surélever la tour, construire une route jusqu'à Couiza, acheter une auto, faire l'adduction d'eau dans tout le village; son devis se monte à huit millions-or

(en 1914) soit environ huit milliards de francs légers. Cet argent, le curé l'a en espèces.

« Le 5 janvier 1917, il signe les bons de commande, mais une cirrhose du foie l'emporte le 22, avant qu'il ait pu donner corps à son projet.

« Marie, désolée, dispose le défunt sur la terrasse, assis dans un fauteuil recouvert d'une couverture à pompons rouges, et tous les villageois viennent prier et emportent chacun un pompon comme relique du saint homme.

« Marie Denarnaud est désormais seule maîtresse de Rennes-le-Château car tout a été mis à son nom, mais elle finit sa vie quasi cloîtrée, ne recevant plus de visites, et il est probable qu'elle ne revint jamais à la crypte au trésor. »

Voilà ce que dit Noël Corbu, troisième personnage du roman et héritier de Marie Denarnaud.

M. Corbu connut Marie à la fin de sa vie, de 1946 à 1953, tout à fait par hasard.

Avec sa femme, il prit pension chez elle et sut lui inspirer confiance et amitié.

— Ne vous faites pas de mauvais sang monsieur Corbu, lui dit-elle un jour. Vous aurez plus d'argent que vous ne pourrez en dépenser!

— D'où le sortirez-vous? demanda Noël.

— Ah ça... je le dirai quand je mourrai!

Le 18 janvier 1953, elle tomba malade, sombra dans l'inconscience et mourut en emportant son secret.

Voilà donc de nouveau le trésor de Blanche de Castille perdu et bien perdu cette fois, semble-t-il!

Mais en fait, rien ne prouve que ce trésor soit celui de la mère de saint Louis. Certains avancent qu'il s'agirait du trésor d'Alaric dont la capitale était Rennes-le-Château; d'autres, et c'est plus vraisemblable, penchent pour le trésor des Cathares en tenant compte du fait que Rennes était leur deuxième citadelle après Montségur.

vieilles, petites et mal bâties : quelques-unes même, dont les propriétaires ont disparu, tombent en ruines.

MAISON D'APRÈS JEAN STUBELIN (1884)  
ET LES ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE DE  
L'AUDE (CARCASSONNE - 1935 A 1939)



ET GIT NOBLE M  
ARIE DE NEGRÉ  
DARLES DAME  
DHAUPOUL DE  
BLANCHEFORT  
AGEE DE SOIX  
ANTE SET ANS  
DECEDEE LE  
XVII JANVIER  
MDCOLXXXI  
REQUIES GATIN  
PAGE

Les deux villages de "Rennes-le-Château" et de "Rennes-les-Jains" ne sont reliés ensemble par aucune route carrossable : les mauvais chemins servant plutôt à l'exploitation de quelques métairies sont les seules voies que l'on puisse suivre.

Nous engageant dans un de ces chemins, nous le suivons jusqu'à la métairie dite « les pollacés » pour nous jeter après travers champs, car nous devons passer au « Pla de la Côte »

Quoi qu'il en soit, le trésor a existé, et il existe certainement encore comme semble le suggérer cette lettre figurant dans les archives de M. Corbu et qu'un de ses amis écrivait au curé :

« Tu ne peux rien dire publiquement, mais confesse-toi, tu seras absout car tu n'as rien à te reprocher. »

Hélas! Béranger Saunière ne voulut jamais se confesser au sujet du trésor, sinon à sa maîtresse Marie Denarnaud.

Pourtant le secret n'est pas impénétrable.

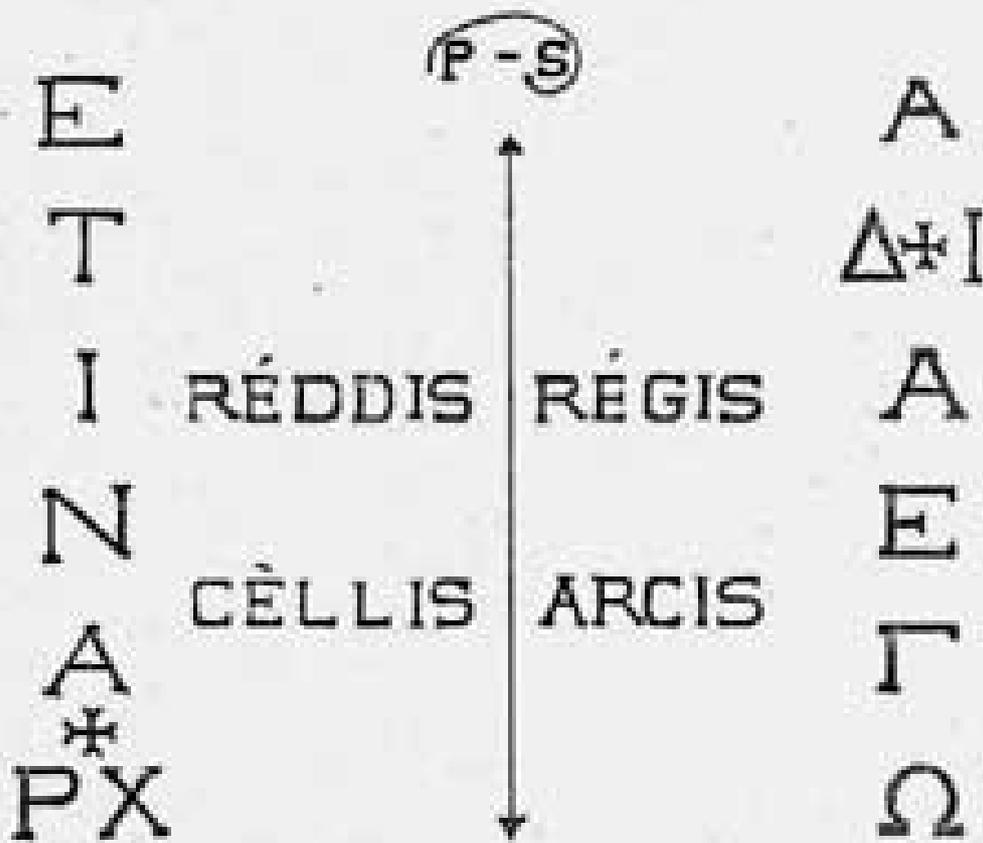
Un habitant de Rennes-le-Château qui en sait peut-être long a dit un jour :

— Le secret du curé aux milliards est ... sur une tombe, il s'agit seulement de trouver laquelle...

Un jour donc, les milliards cachés par le vieux curé seront peut-être trouvés par le fossoyeur... et ce sera tant pis pour la petite cité perchée sur son piton rocheux : elle perdra le plus clair de son mystère... ou le plus sombre si l'on préfère!

-----  
 PUBLICATION de LA ALPINA  
 1924

GRAVURE EXTRAITE DE "PIEDSSE CHAVRES DE LAURENS" de Eugène STUBLIEN à  
 l'imprimerie de Lizeux - 1884 - Bibliothèque de M<sup>r</sup> l'Abbé Joseph COURTAULT  
 à Vill.1001-20-2023 (Aude) - Cette pierre était la deuxième dalle de la  
 dalle de 18001 d'ANTHONY de BLANCHEROT, se trouvait à BACHÉ-LE-QUATRAI  
 (Aude) et relevée le 23 Août 1885, de nos jours elle recouvre l'enseigne  
 du cinquième de 20023. (voir gravure originale page 189 du volume cité)  
 JASVIER 1881 - PUBLICATION DE L'ALPHA - chez VIE à AVERON



PRÆ-CUM



LIXLIXL

17) - SIGEBERT II,

dit "Saint-Dagobert".

Fils de Sigebert III, et d'Immaculide,

Né en 660.

Exilé en 660 en Irlande.

Retour en 671 dans le Royaume wisigoth, il réclame l'Austrasie.

Roi d'Austrasie en 674 et reconquit une partie de l'Aquitaine

dont il prépare la conquête.

Assassiné sur ordre de Pépin, dans la forêt de Woëvre (Meuse),

le 23 Décembre 679.

Enterré à Stenay (Meuse).

Femmes :

Mathilde, petite nièce de Brigitte (Sainte). Mariée en Ecosse  
en 667. Morte en 670.

Gisèle, fille de Bétra II, comte du Raxès et de Gisèle, fille de  
Tulga, roi des Wisigoths. Née à Rhodas en 663. Mariée en 671.  
Morte en 676 (1).

Enfants :

Trois filles de Mathilde,

Irmine. Née en 668. Abbessse d'Oeren à Trèves (Allemagne). Morte  
le 24 Décembre 708.

Bridjet. Née en 669. Mariée en Ecosse, avait trois filles.

Ragneirade. Née en 670 et religieuse à Fala. Morte en 761.

Trois enfants de Gisèle,

Mathilde, sourde et muette, fut guérie par Saint Florent en 674.  
Née en 673 dans le Raxès wisigoth. Mariée à Chilpéric II en 688.  
Morte au monastère d'Oeren en 729.

SIGEBERT IV. Né en 678. Sauvé par sa sœur Irmine lors de l'assas-  
sinat de leur père. Enlevé le 23 Décembre 680 et ramené à Rhodas  
le 17 Janvier 681 par un certain Lévis Bellissier. Surnommé "Reje-  
ton Ardent", il porta le titre de Comte de Raxès (2). Mort en 708  
il fut enterré dans l'église Sainte Madeleine de Rennes-le-Château  
(Aude). Une pierre avec un cavalier portant un enfant fut posé sur  
la sépulture en 771 (3).

Adèle ou Adèle. <sup>Née en 674</sup> Religieuse et fondatrice du monastère de Fala (Fala)  
en 688. Abbessse de ce monastère elle est morte en 708.

(1) Gisèle était la petite nièce de Ermenond, évêque de Lyon, qui  
voulait la fiancée toute enfant à Wilfrid, qui refusa, mais fut  
son parrain. Son grand père était Bétra Ier, préfet de Lyon et frère  
d'Ermenond.

(2) Les descendants de SIGEBERT IV furent chassés du Raxès sous  
les Carolingiens par Charles II, Le Chauve, et Charles III, le  
Simple.

(3) Sigebert IV fit sculpter sur un méhir de Rennes-le-Saine  
(Aude), la tête de son père Saint Dagobert, laquelle se trouve de  
nos jours encastrée sur le mur du presbytère de ce pays.

DOCUMENT D'UNE PAR MR. JOSEPH COUTURE  
à VILLARTEL-DE-BAGES (Aude) pour ALPHA

ABBE JOS. COUTURE  
AUSTRASIE = RAZÈS

**ACTES CAPTIER**

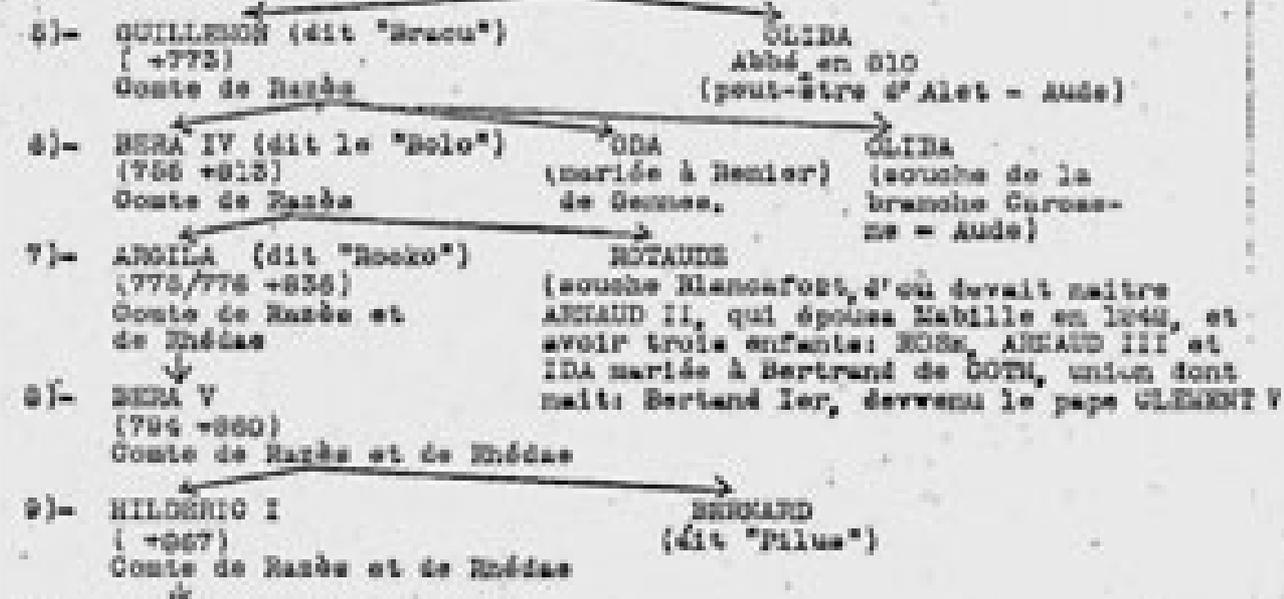
DOCUMENT DONNÉ PAR M. CHAMBERLAIN

L'ABBÉ JUSTIN COMTEAULT à

VILLAINEL-DE-BAS (Aude)

JANVIER 1861

- 1)- DAGOBERT II (Saint)  
(661 +678)  
Roi d'Austrasie. Fut enterré à Stenay (Meuse);
- 2)- SIGEBERT IV (dit le "Plant Ard")  
(678 +768) - (souche de la branche)  
Comte de Razès. Fut enterré à Rhodas (Aude)
- 3)- SIGEBERT V  
(690/698 +763/768)  
Comte de Razès. Fut enterré à Rhodas.
- 4)- HERRA III (dit "Troucke")  
(718 +771)  
Comte de Razès. Fut enterré à Rhodas avec ses deux prédécesseurs, la pierre tombale de l'église Ste. Madeleine date de la mort de ce dernier en 771.



10)- SIGEBERT VI (dit "Ureue")  
( +884/888)  
Comte de Rhodas  
Duc du Razès  
Proclamé roi à la conjuration de Bernard de Gothie en 877 contre Louis II, le "Bègue". Vaincu en 881 à Poitiers. Mort en Décembre 884 ou Janvier 885 et enterré à Rhodon en Bretagne où il avait trouvé refuge. Il était marié avec Rotilde une des filles de Charles II, dit le "Chauve" et de Kress-trude. La descendance de Sigebert VI se poursuit directement jusqu'à nos jours sans aucune revendication à la couronne.

Généalogie rééditée d'après un parchemin portant la signature de Blanche de Castille et son sceau royal. Ce parchemin se trouve conservé dans l'un des quatre rouleaux de bois des piliers visig. de l'église Ste. Madeleine de BENEHES-LES-UNATEAU (Aude). Ce parchemin fut déposé en ce lieu en 1200/1700 par l'Abbé BIGOU, il se trouve avant cette date joint au testament de François-Pierre Baron d'Haupoul de Bénéhes et enregistré le 25 Novembre 1844 par Captier, Notaire à Espéranza (Aude).

PIÈRE CAROLINGIENNE DÉCOUVRÉE À KENNESLE-CHÂTEAU



Pierre lombale carolingienne (771) trouvée en 1882-3 sous l'autel de l'église romane de Rennes-le-Château, ancienne capitale bien déchue du Comté de Razis.

Actuellement dans le jardin qui précède le cimetière posée à plat où elle s'effrite, couverte de terre et des feuilles, et sert de plate-forme au monument de souvenir.

Détail curieux, la partie sculptée était à l'intérieur, la partie unie à l'extérieur.

Document: Henri Guy.  
N. Quai d'Alaise, à Barbouze

# CARTE

DES ANCIENS PAYS DE L'AUDE

(ARRONDISSEMENT DE CARCASSONNE)

VII<sup>e</sup> AU<sup>x</sup> S<sup>ic</sup> S<sup>ic</sup> S<sup>ic</sup>

